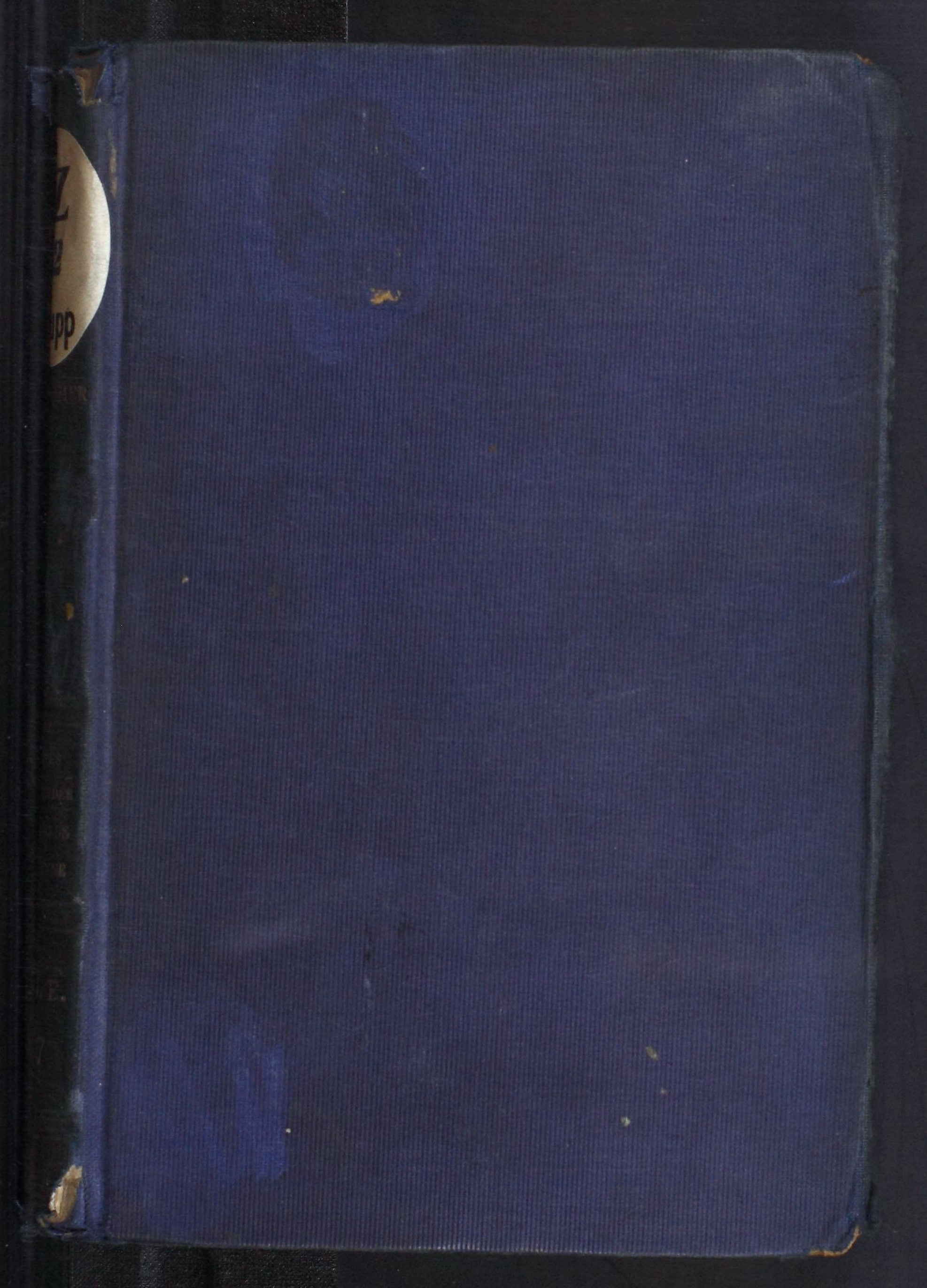


M. SUMMER

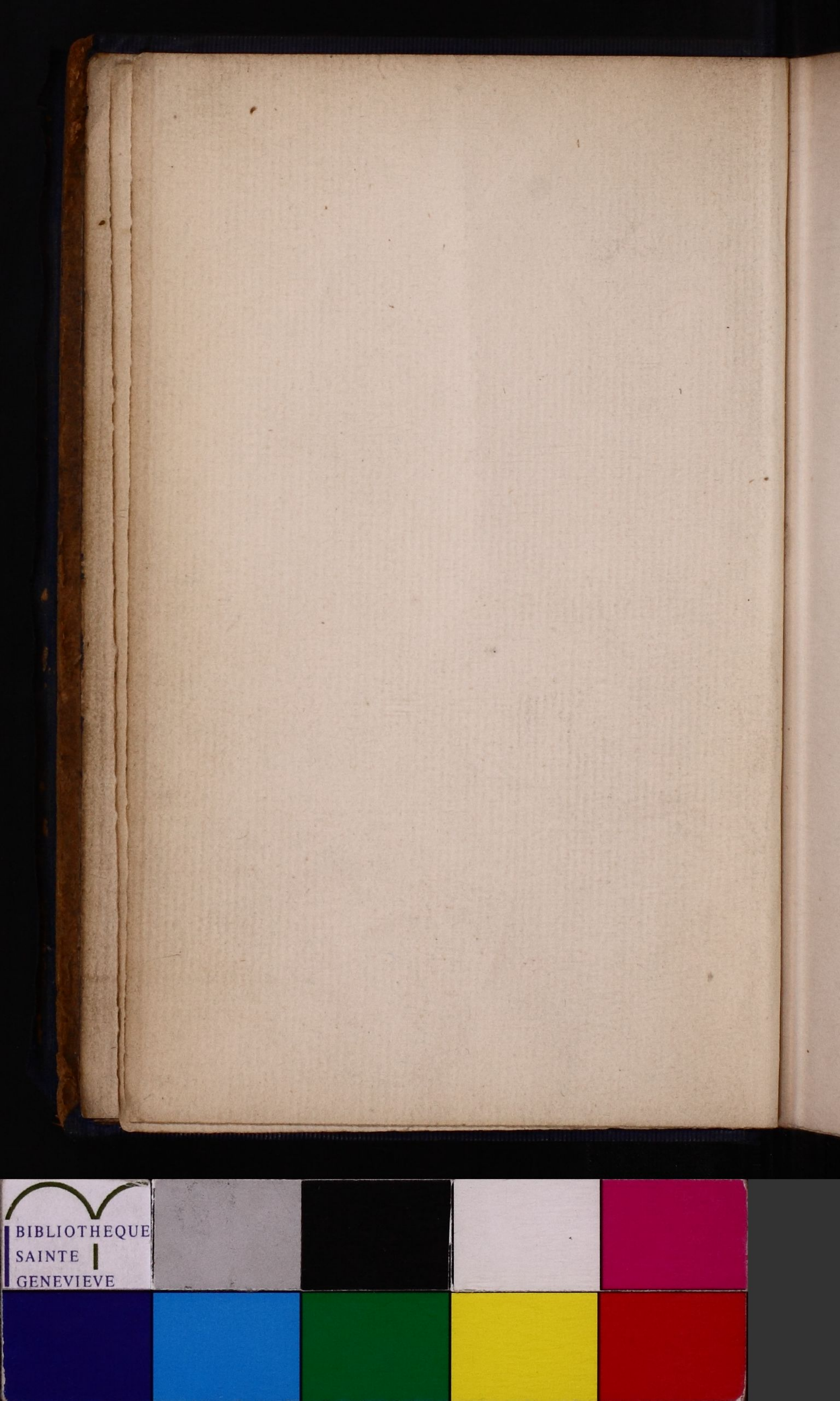
CONTES
& LÉGENDES
DE L'INDE
ANCIENNE

B. O. E.
17








BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

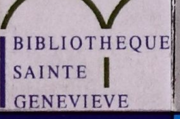
BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XVII

CONTES ET LÉGENDES

DE

L'INDE ANCIENNE



LE PUY, IMPRIMERIE M.-P. MARCHESSOU

CONTES ET LÉGENDES

DE

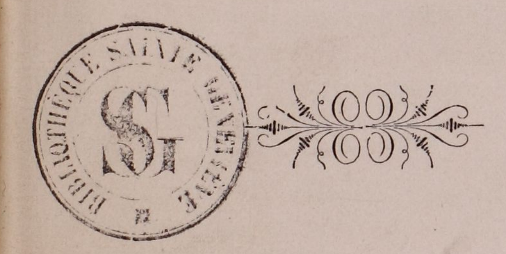
L'INDE ANCIENNE

PAR

MARY SUMMER

avec une

INTRODUCTION PAR PH. ED. FOUCAUX



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1878



PRÉFACE

Les contes et les légendes tiennent une si grande place dans la littérature de l'Inde qu'on en trouve partout. C'est ainsi que, non contents d'avoir de nombreux recueils qui ne contiennent que des contes, les Brahmanes ont rempli de légendes leur grand poëme épique connu sous le nom de Mahâbhârata. *Des deux cent mille vers que contient cette immense épopée, si on retranchait les épisodes qui ne se rattachent pas directement à l'action principale, il ne resterait pas le quart du poëme.*

Les Indiens ont donné à un de leurs grands recueils de contes le nom de

« Mer des histoires [1] ». Véritable mer, en effet, qui a débordé jusqu'aux pays de l'Occident, semant, à tous les coins de l'Europe, des contes, des légendes et des fables qu'on a retrouvés dispersés dans les récits du moyen âge.

Chez les Brahmanes, la légende se montre volontiers avec plus d'apprêt que chez les Bouddhistes. Cela devait être à cause de la différence dans la manière d'enseigner des deux écoles rivales. Les Brahmanes s'étant réservé le droit d'expliquer la loi aux trois premières castes, en excluant le vulgaire qui formait la quatrième, et n'ayant ainsi affaire qu'aux classes instruites, ont mis parfois en circulation des légendes que M. Max Müller appelle avec raison « étymologiques ». Telle est celle qui se rattache au Yadjour Vêda surnommé « Taittiriya ». Dans cette légende, on voit des perdrix jouer un rôle assez inattendu, ce qui

1. *Kathâsaritsâgara*, littéralement « mer des rivières d'histoires ».

vient de ce que le mot « tittiri » qui signifie « perdrix » étant le nom de l'un des premiers maîtres qui enseignèrent le Yadjour Vêda, on a formé avec son nom celui de Taittiriya [1]. *Ce ne sont pas de pareilles légendes qui font le tour du monde, et celle ci, avec les autres du même genre, est restée reléguée dans l'Inde.*

Chez les Bouddhistes, au contraire, où tout le monde a le droit d'être instruit, où les femmes elles-mêmes devenaient institutrices en même temps qu'elles devenaient des religieuses, les légendes ont pris une tournure plus simple et plus familière. Il semble souvent en les lisant, que le narrateur raconte des faits récents dont il a été témoin; on dirait, toute proportion gardée, des historiettes légères, à la façon de Tallemant des Réaux. Quelquefois, hâtons-nous de dire que c'est l'exception, certaines histoires, sur-

1. *History of ancient sanskrit Literature by Max Müller*, p. 174.

tout dans le livre de la discipline [1] qui est une espèce d'examen de conscience, contiennent des passages d'une crudité de langage dont l'antiquité ne s'effarouchait guère; que Rabelais employait sans se gêner, au grand contentement de ses contemporains et avec privilége du roi, mais qui nous choque aujourd'hui, où l'on croit, tout en ne valant pas mieux, sauver le fond par la forme.

Un certain nombre de récits populaires qui doivent appartenir à l'époque la plus ancienne, ont été empruntés à la littérature brahmanique par les bouddhistes, en y faisant quelques changements pour les mettre d'accord avec leurs traditions. Telles sont, entre autres, l'histoire de Râma [1], et la légende du pigeon et du faucon. Cette dernière, répétée trois fois dans le Mahâbhârata, se retrouve, arrangée par les bouddhistes, dans un recueil

1. *The Dasaratha Jâtaka, being the buddhis story of King Râma. etc. by V. Faussbœll.* Kopenhagen and London, 1871.

qui a pour titre « Sage et fou », très-répandu au Tibet, en Chine et en Mongolie [1].

Déjà, au commencement de ce siècle, l'illustre Silvestre de Sacy avait écrit plusieurs mémoires excellents sur les fables de Bidpaï en les rapprochant des fables indiennes. Ces mémoires donnèrent à Loiseleur Deslonchamps l'idée d'examiner ce sujet d'une manière plus générale, et il fit paraître en 1838 son « Essai sur les fables indiennes, et sur leur introduction en Europe ». Ce même sujet, repris en 1859, par M. Theodor Benfey, dans

1. Une traduction allemande de ce recueil a été faite sur le texte tibétain par I. J. Schmidt, avec le titre de « *Der Weise und der Thor* ». L'original sanskrit, intitulé *Dâmamukho*, n'a pas été retrouvé jusqu'à présent.

La légende du pigeon et du faucon a été traduite en français dans le vol. intitulé : « *Le Mahâbhârata ; onze épisodes tirés de ce poëme épique, par P. E. Foucaux* », p. 231 et suivantes. M. A. de Gubernatis a retrouvé en Italie cette curieuse légende. V. *Rivista Orientale, Aprile* 1867.

l'excellente introduction qui précède sa traduction allemande du Pantchatantra, *a été traité de manière à laisser peu de chose à faire après lui.*

Le petit recueil que publie aujourd'hui Mme Mary Summer étant destiné à donner aux lecteurs européens une idée des contes indiens, sa tâche était de conserver le fond des récits en allégeant le style; en un mot, de faire pour ces contes ce que Galland avait fait avec bonheur pour les Mille et une nuits. Mme Mary Summer nous semble avoir atteint ce but, et nous croyons que ses lecteurs seront de notre avis.

Paris, ce 10 décembre 1877.

PH. ED. FOUCAUX.



CONTES ET LÉGENDES
DE L'INDE ANCIENNE

LA COURTISANE
ET LE PIEUX BOUDDHISTE

L'ASTRE aux rayons froids venait de se lever. Dans Mathoura, la cité laborieuse et florissante si agitée durant le jour, tous les bruits s'étaient éteints. On n'entendait au loin que le frémissement des roseaux sur les flots de la Yamouna ou le rossignol indien qui, perché sur la cime d'un tamarin, soupirait un chant d'amour. Accoudée sur la balustrade d'une terrasse qui dominait le fleuve, une femme prêtait l'oreille et semblait attendre avec anxiété. Sous sa tunique blanche de mousseline du pays de Kosala, ses formes se ré-

vélaient harmonieuses comme celles des statues qui ornaient les temples des dieux, et Kâli elle-même, l'épouse de Civa, n'avait pas le regard rayonnant d'une flamme plus vive. Soudain la belle créature, qu'on nommait Vasavadatta [1], a frissonné; un pas léger s'est fait entendre sur l'escalier extérieur dont les dernières marches baignaient dans les eaux; la petite porte qui ouvrait sur la terrasse a glissé doucement sur ses gonds : était-ce un amant qui accourait au rendez-vous? Non; c'est une femme essoufflée par une course rapide. Vasavadatta s'élance au-devant d'elle.

— Que tu as tardé, Soudjata! Je mourais d'impatience. Es-tu enfin parvenue à voir le jeune marchand de parfums? Lui as-tu appris que la plus célèbre des courtisanes de Mathoura languissait d'amour pour lui; consent-il à me recevoir? Ah! je le vois à ta mine déconcertée, tes discours l'ont laissé froid. Maladroite! tu n'as pas su lui peindre mes tourments. Le dieu aux cinq flèches, que j'ai servi toute ma vie, m'a donc abandonnée sans retour! Mais j'y songe; peut-être Oupagoupta s'imagine-t-il que je vais lui demander de l'argent comme aux autres? Qu'une semblable idée ne l'arrête pas. Retourne au plus vite lui dire que la fière

1. Donnée par Vâsava, c'est-à-dire par Indra.

Vasavadatta n'implore que la faveur d'embrasser ses genoux.

— Est-il possible, madame, que l'amour puisse donner tant d'humilité aux femmes? Vous qui voyez des princes à vos pieds, faut-il que votre esprit s'entête a un tel caprice pour un obscur marchand?

— Soudjata, tu ne peux comprendre ce que j'éprouve. Elles ne ressemblent à aucune autre, les passions insensées qui s'emparent d'une femme au déclin de la jeunesse. Jusqu'ici, au milieu des caresses dont je les enivrais, je ne gardais pour les hommes qu'insolences et dédains; lorsqu'un jour, cachée derrière l'œil-de-bœuf de ma salle de bain, je le vis, lui, pour la première fois, passant au milieu des rues de Mathoura avec la démarche superbe d'un demi-dieu, mon front s'est courbé et j'ai salué mon maître. Ah! pourquoi le printemps de la vie a-t-il fui loin de moi? Pourquoi, au lieu du sourire de mes jeunes années, ne puis-je lui offrir que les battements d'un cœur qui s'éveille trop tard?

— Rassurez-vous, madame, vous êtes toujours belle et capable d'inspirer des folies. Oupagoupta vous aimerait certainement si vous n'aviez un puissant rival qui s'appelle Sakya-Mouni. Cet homme étrange a le don de persuader tous ceux qui l'approchent et l'entendent. Vous con-

naissez son histoire; il est descendu d'un trône et il a jeté le sceptre des rois pour prendre la sébile du mendiant; il est venu jusque dans ces contrées enseigner aux hommes l'obéissance et la chasteté. Le beau garçon qui vous affole se trouve être justement un disciple du Bouddha; il passe sa vie à mortifier ses sens et à observer la loi. Le démon n'a pas plus de prise sur lui qu'il n'en eut jadis au bord de la Nairanjana sur l'illustre maître d'Oupagoupta. Toutes les courtisanes de l'Inde, toutes les Apsaras du mont Mérou perdraient leurs peines à vouloir séduire ce zélé néophyte.

— Tant mieux! ce que tu m'apprends me ravit et m'enflamme davantage. Par cette nuit embaumée où tout invite à l'amour, je tremblais qu'il ne fût auprès d'une autre. Quant aux obstacles qui se dressent entre nous, je saurai les renverser. J'invoquerai Mara [1], il me viendra en aide avec ses armes toutes puissantes. Est-ce que les passions meurent jamais dans le cœur de l'homme? Elles ne sommeillent parfois que pour se réveiller plus ardentes. Lorsqu'il me verra à ses pieds, ce sage de vingt ans, éperdue, frémissante, appelant la volupté, il oubliera le maître et la loi. Si la pénitence n'a pas usé tout le sang de

1. Le démon.

ses veines, s'il y a encore des artères qui battent sous cette chair mortifiée, l'aiguillon émoussé reprendra toute sa force et il succombera entre les bras de la courtisane victorieuse. Soudjata, tu m'entends : tu retourneras dès demain chez Oupagoupta.

La suivante secoua la tête :

— Hélas ! il me chassera cette fois avec dédain ; voilà tout ce que nous obtiendrons. N'importe, j'irai.

En effet, dès le matin, Soudjata entra dans la chambre où sa maîtresse avait en vain appelé le sommeil.

— Je l'ai vu, s'écria-t-elle, et j'ai de nouveau plaidé votre cause. Le jeune homme m'a écoutée jusqu'au bout sans émotion, sans colère, et n'a laissé échapper que cette seule parole : « Ma sœur, dis à Vasavadatta qu'il n'est pas temps encore pour elle de me voir. »

La courtisane tressaillit ; cette phrase mystérieuse ne renfermait-elle pas une vague promesse pour l'avenir ? Sous l'empire d'une idée fixe, les femmes poursuivent la plus faible chance d'espoir. Vasavadatta redoubla d'efforts ; elle étonna Mathoura par un luxe insensé, demandant à tous les coins de l'Inde parfums, bijoux, étoffes précieuses. Lorsqu'elle se montrait le soir à son balcon, étincelante de parure, elle faisait l'admiration de tous les passants, mais celui dont elle guettait la venue ne la

regardait pas. Les noupouras d'or [1], enrichis de perles de Golconde, s'agitaient vainement autour de sa jambe divine; l'œil doux et grave du jeune dévot glissait indifférent sur la folle pécheresse qui s'évertuait à lui plaire. Le démon n'avait pas l'avantage dans cette lutte et si le Bouddha n'eût été en ce moment à Kapilavastou, sa ville natale, il aurait applaudi à la résistance héroïque de son disciple.

Dévorée par une passion violente, Vasavadatta avait gardé un amant qui l'entretenait magnifiquement. Faut-il s'en étonner? Elle savait, avec une fausseté courageuse dont certaines femmes ont le secret, essuyer les larmes que l'amour déçu avait mises dans ses yeux et prodiguer, par habitude, les baisers que son cœur désavouait. Le caractère distinctif des courtisanes de l'Inde ancienne semble avoir été une cupidité sans bornes. Peut-être n'est-ce pas un signe bien particulier à l'époque ni au pays ? Les auteurs indiens sont unanimes à reconnaître que plus la courtisane était intelligente, plus elle était perverse. Talents hors ligne, instruction supérieure, elle dirigeait tout vers un seul et unique but : acquérir des trésors. Elle se targuait de servir le dieu de l'amour ; en réalité, c'était plutôt le

1. Anneaux au-dessus des chevilles du pied.

dieu des richesses dont elle était l'esclave.

L'amant de Vasavadatta avait pour père un chef d'artisans — nous dirions aujourd'hui un industriel — qui employait de nombreux ouvriers ; le fils, un oisif élégant, jetait par les fenêtres l'argent que le père avait péniblement amassé. Cela se voit aussi ailleurs que dans l'Inde ancienne. Le jeune homme, très-fier d'avoir pour maîtresse une courtisane à la mode, était venu s'établir chez Vasavadatta, et la vanité, si puissante en pareille circonstance, avait cimenté une liaison qui durait depuis quelque temps.

Sur ces entrefaites, il arriva dans la ville un marchand du nord de l'Inde ; il amenait avec lui cinq cents chevaux de race qu'il voulait vendre. Tout gonflé de son importance et ne trouvant rien d'assez bon pour lui, il demanda quelle était la plus belle courtisane de Mathoura ; on lui désigna Vasavadatta. Prenant aussitôt une somme considérable et quantité de présents, il alla tout droit chez la demoiselle avec l'aplomb d'un riche capitaliste. Un bonheur furtif et mystérieux ne lui suffisait pas ; il prétendait étaler sa conquête aux yeux de tous et partager le logis de sa maîtresse. Dans ces conditions, l'amant en titre devenait gênant. Vasavadatta perdit la tête. Manquer une telle aubaine, refuser la pluie d'or qui tombait sur sa maison pour un sot qui l'excédait depuis

longtemps! Que faire? Le jeune homme n'accepterait pas une séparation à l'amiable et ne céderait jamais de bon gré sa place à un rival. A force de chercher, Vasavadatta s'avisa d'une solution qui n'avait rien de conciliant. Fut-elle seulement complice d'un crime ou se chargea-t-elle d'égorger, la nuit, le pauvre garçon qui reposait sans défiance auprès d'elle? Nous voudrions croire que celle qui aimait le sage Oupagoupta n'oublia pas à ce point les principes élémentaires de la loi naturelle, mais c'est seulement dans nos drames contemporains qu'on voit l'amour réhabiliter les courtisanes; ne gardent-elles pas toujours leurs mauvais instincts? Le fruit rongé par un ver malfaisant peut-il redevenir sain et pur?

La victime fut, sans plus de cérémonie, enterrée sous un monceau d'ordures et le marchand peu scrupuleux s'installa paisiblement dans la maison. En comptant sur l'impunité, les coupables s'étaient bercés d'une illusion. Grâce à des serviteurs mécontents, le meurtre fut découvert et dénoncé par une famille éplorée qui avait beaucoup de crédit. Déjà plusieurs événements du même genre s'étaient passés chez des courtisanes. Le roi jugea qu'il fallait un exemple. Tandis que le marchand, averti à temps, galopait sur la route du nord, Vasavadatta était jetée en prison et une loi peu indulgente la condamnait à

avoir les pieds, les mains, le nez et les oreilles coupés pour être ensuite abandonnée dans le cimetière.

Jadis, au temps de sa prospérité, la courtisane comptait beaucoup d'amis; sa maison était remplie de parasites qui venaient y boire et se divertir; les poëtes célébraient sa beauté, les astrologues lui prédisaient de longs jours, les marchands lui faisaient crédit, et les courtisans du rajah couvraient de leur protection ses folies insolentes. Aujourd'hui pas une voix ne s'élève pour la défendre; avec une indifférence cruelle, chacun court à ses affaires ou à ses plaisirs, sans s'inquiéter de la misérable qui attend son sort.

Un matin le bruit se répandit dans Mathoura que la terrible sentence avait été exécutée. Oupagoupta venait d'entrer chez son barbier ; celui-ci, tout en promenant le rasoir sur le visage de sa pratique, s'empressa de lui conter la nouvelle. Le disciple du Bouddha s'échappa des mains du barbier; une compassion irrésistible s'était emparée de son cœur. Celle qui l'avait poursuivi de sa tendresse, celle dont il avait fui les séductions, il pouvait désormais la contempler sans danger.

« Quand le corps de la courtisane était couvert de belles parures, qu'elle brillait d'ornements de toutes espèces, le mieux, pour ceux qui aspiraient à l'affranchissement et qui voulaient échapper à la loi de

la renaissance, était de ne pas aller voir cette femme.

« Aujourd'hui qu'elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, qu'elle a été mutilée par le tranchant du glaive, que son corps est réduit à sa nature propre, c'est le moment d'aller vers elle. [1] »

Et, sans perdre un instant, il s'achemine vers le cimetière. Au dessus de sa tête, un jeune serviteur porte un parasol de soie blanche; le soleil darde en ce moment ses rayons les plus ardents; chacun est rentré dans sa maison; les animaux eux-mêmes, accablés par la chaleur, n'ont plus la force de se mouvoir; Oupagoupta marche à grands pas; il a hâte d'arriver; comme l'amour, la charité a des ailes. Le voici enfin parvenu au champ qui abrite les cendres des morts. Pas un arbre n'y répand son ombre bienfaisante; une lumière implacable y aveugle les yeux, et la poussière s'y élève en tourbillons suffocants. Ni herbes, ni ronces ne croissent entre les pierres desséchées; les feux du soleil ont tout calciné. C'est dans cet enclos maudit qu'a eu lieu l'exécution. Là gît à terre, au milieu d'une boue sanglante, celle qui fut la belle Vasavadatta. O vanité! ils sont épars autour d'elle les membres charmants sur lesquels se sont posées tant de lèvres

1. *Introd. à l'Hist. du Bouddhisme indien,* par Eugène Burnouf, page 131.

amoureuses. Les dieux n'ont pas encore eu pitié de la courtisane; la vie ne l'a pas abandonnée; ce corps mutilé tressaille parfois sous l'étreinte d'une douleur inouïe; il faut que Soudjata, la fidèle suivante, chasse les corbeaux qui tournoient dans les airs, réclamant déjà cette chair qui s'obstine à palpiter.

Tout à coup Soudjata pousse un cri de surprise : au milieu du champ solitaire, elle vient d'apercevoir deux hommes qui s'avancent rapidement :

— Oh ! madame, mes regards ne m'abusent pas : voici le jeune marchand vers lequel vous m'avez envoyée plusieurs fois. Après s'être tant fait prier, il choisit un étrange moment pour vous rendre visite.

La présence d'Oupagoupta n'avait pas besoin d'être signalée. Affaiblis par la souffrance, les yeux d'une femme savent encore distinguer l'homme aimé. Par un effort suprême de cette coquetterie qui survit à tout, l'infortunée s'est redressée; elle ordonne à sa servante de cacher sous un morceau de toile les membres qui sont épars sur le sol. Elle veut épargner à Oupagoupta l'horreur d'un pareil spectacle. Enfin il est là debout devant elle, celui dont elle a tant désiré la visite. Etait-ce ainsi qu'elle avait rêvé cette première entrevue?

— Ah! — dit-elle d'une voix brisée — quand mon corps était fait pour le plaisir,

qu'il était doux comme la fleur du lotus et orné de parures magnifiques, ingrat! tu m'as fuie, tu m'as dédaignée. Aujourd'hui pourquoi viens-tu contempler ce corps que n'habitent plus ni la joie ni la beauté et qui n'inspire que l'épouvante?

— Ma sœur, je ne suis pas venu naguère auprès de toi attiré par l'amour du plaisir. C'est à l'heure où chacun t'abandonne, que je viens t'apprendre la véritable nature des jouissances de l'homme. Tu croyais m'aimer; pauvre insensée, te connaissais-tu toi-même? Qu'est-ce que les voluptés, les richesses et tous les biens que poursuit éperdûment notre chair périssable? En dehors de la délivrance finale, il n'y a, sache-le bien, que vanité et mensonge. Quand tu passais triomphante, admirée de tous, je détournais la tête avec tristesse; sous ta beauté j'apercevais la corruption; sous ta peau satinée je voyais les vers circuler et le temps détruire ce que les fous adoraient. Aujourd'hui renversée à terre dans le sang et la boue, souillée, mutilée, tu m'apparais, à moi, transfigurée; tes souffrances t'ont purifiée; tu as mérité la faveur du Bouddha. Ne crains rien; il n'y a de ténèbres que le péché; la mort, c'est la porte de la délivrance.

En écoutant ce langage, la face contractée de la mourante a rayonné d'une joie indicible. Les liens terrestres vont se

briser ; les dernières gouttes de sang s'échappent par les plaies béantes ; ce débris humain semble un instant s'être ranimé au souffle de l'esprit. La lumière céleste jaillit devant ces yeux qu'obscurcissent déjà les ombres de l'agonie. Bénis soient les bourreaux de Vasavadatta qui lui ont laissé des lèvres pour murmurer un acte de foi ! La main du jeune sage se penche sur le front de la pécheresse ; cette voix qui a refusé à la courtisane les paroles d'une tendresse banale la soutient et la console. Ne plaignons pas Vasavadatta ; elle meurt entre les bras d'Oupagoupta pour renaître aussitôt parmi les dieux.



La légende précédente, tirée de l'Introduction à l'*Histoire du Bouddhisme* d'Eugène Burnouf, est bien connue de tous les orientalistes; et, si nous lui avons donné place dans ce recueil, c'est qu'il s'adresse surtout aux gens du monde. Tout en respectant les textes, nous ne nous sommes pas fait scrupule d'élaguer ce qui pouvait fatiguer le lecteur ou d'ajouter ce qui semblait nécessaire à la clarté du récit; nous avons essayé de familiariser le public avec une littérature qui effraie généralement, et d'accommoder au goût français des mets d'une saveur bizarre; c'est simplement un travail de vulgarisation, d'adaptation comme les Anglais en font depuis longtemps. Nous nous serions reproché de n'avoir pas fait connaître une des plus admirables légendes du bouddhisme indien.

Il faut se reporter à l'époque où apparut le réformateur. Au milieu de cette société où la richesse et le plaisir faisaient loi, la voix héroïque qui prêchait la pauvreté et la chasteté avait été entendue; une fièvre de renoncement s'était emparée des esprits; de même, plus tard, au milieu des folies de la décadence, les Romains couraient au

martyre ou s'ensevelissaient dans les déserts de la Thébaïde.

Qui le croirait? Le premier converti par le Bouddha ne fut ni un Paria ni même un Soudra [1], ce fut un heureux de la terre, un oisif qui dépensait follement de grands revenus. Oupagoupta n'était qu'un des membres de la grande famille bouddhiste qui, à l'ombre des plus hautes vertus, devait grandir et s'élever jusqu'à trois cents millions de sectateurs. Nous n'excusons pas les puérilités, les obscurités, les invraisemblances du dogme bouddhiste, mais la morale de Sakya-Mouni nous semble belle et consolante. Le discours que le pieux disciple adresse à la pécheresse mourante ne serait déplacé nulle part. Laissons au lecteur intelligent le soin de faire les comparaisons qui pourront se présenter à son esprit.

1. De la quatrième caste où se recrutent les domestiques.





LA FAUSSE VIEILLE

Dans le beau royaume de Mathoura, où le sol est pavé de corail et de diamants, vivaient deux charmantes petites princesses qui avaient perdu leur mère de bonne heure. Leur père, un rajah à barbe grise, s'avisa d'épouser en secondes noces une jeune femme très-belle, mais très-méchante. Elle détestait ses belles-filles et les maltraitait sans cesse. Le vieillard amoureux, complétement dominé, la laissait faire, et tous les jours la marâtre inventait une persécution nouvelle. A bout de patience, les deux enfants résolurent de s'enfuir; ces deux fortes têtes, l'une de quatorze ans et l'autre de quinze, mûrirent un plan d'évasion. Trompant la surveillance de leurs gouvernantes, elles franchirent les portes du palais, puis celles de la ville, et, par une belle soirée, ces deux filles de roi se trouvèrent dans la forêt, marchant au hasard, tandis que

l'astre aux rayons froids brillait de tout son éclat.

Elles n'avaient pas l'habitude de courir les aventures comme des jongleuses ; l'effroi les gagnait, et elles commençaient à se repentir de leur audace. Soudain, un beau palais s'offrit à leur vue ; elles y entrèrent étourdiment. C'était l'habitation d'un rakcha des plus malfaisants et de sa femme qui ne lui cédait en rien. Pour le moment, les propriétaires étaient en course ; la maison se trouvait vide. Les fugitives, qui mouraient de faim, aperçurent du riz bouilli dans un plat d'argent ; elles le mangèrent avec avidité. Comme elles finissaient leur repas, on entendit un grand bruit ; c'était l'ogre et sa femme qui rentraient. Les deux sœurs se sauvèrent sur le toit qui était en forme de terrasse ; mais, par une ouverture ménagée dans le mur, elles pouvaient voir et entendre ce qui se passait dans l'intérieur. L'aspect du rakcha n'avait rien de rassurant ; ses yeux étaient d'un rouge ardent ; sa barbe hérissée lui tombait jusqu'aux genoux ; sa bouche énorme s'entr'ouvrait à chaque instant découvrant ses dents aiguës.

« Par les mille yeux d'Indra, s'écria-t-il en entrant, quelqu'un a passé ici ; cela sent la chair fraîche ! ».

— « Vous radotez, répliqua sa femme ; qui oserait se risquer dans cette forêt ? On nous craint à trente lieues à la ronde. »

— « Je vous répète, madame, que je flaire une odeur qui suffirait seule à me mettre en appétit. »

— « La belle merveille! Vos lèvres conservent encore l'odeur du sang; vous venez de faire un si bon repas avec les marchands que nous avons rencontrés dans la *jungle.* »

— « Dites ce que vous voudrez ; je meurs de soif et je vais chercher de l'eau au puits ; mais ensuite je ferai ma ronde et bien fin qui m'échappera. »

On juge si les princesses étaient à leur aise pendant cette conversation. La plus jeune possédait un sang-froid merveilleux pour son âge. Sitôt qu'elle vit l'aimable couple se diriger vers le puits, elle descendit doucement; l'ogre, déjà appesanti par une digestion laborieuse, était fort occupé à descendre le sceau, et sa compagne, penchée en avant, l'aidait à diriger les oscillations de la corde. D'un geste prompt comme l'éclair, l'audacieuse enfant saisit les deux époux chacun par le talon et leur imprime une secousse en avant; ils tombent dans l'orifice béant; un instant, ils se débattent sur l'eau; ils appellent avec rage. Puis, tout se tait : l'ogre et sa femme ont cessé de vivre. Ne leur faisons pas d'oraison funèbre; ils méritaient leur sort et depuis longtemps les dieux voulaient en débarrasser la terre. La maison était remplie d'or et d'argent appartenant à tous les pau-

vres gens qu'ils avaient détroussés et mangés. Les deux sœurs se trouvèrent en possession de ces richesses. L'habitation était superbe et n'avait qu'un inconvénient : celui d'être perdue au milieu des bois. Deux jeunes filles comme Fleur-de-Lotus et Goutte-de-Rosée étaient bien exposées dans une pareille situation. Tandis que l'une restait à la maison pour vaquer aux soins du ménage, l'autre allait conduire les troupeaux aux champs. Chaque jour, avant de partir, la cadette, Fleur-de-Lotus, adressait à sa sœur de prudentes recommandations : « Surtout n'oubliez pas de fermer la porte au verrou, et, si quelqu'un s'avisait de frapper, n'ouvrez qu'après vous être barbouillé le visage de charbon pour qu'on ne puisse soupçonner votre beauté. » Heureusement personne ne s'aventurait dans ces lieux maudits et les deux enfants, familiarisées avec leur nouvelle situation, se rassuraient peu à peu. Mais un jour, le fils du roi d'Hastinapoura [1], entraîné par l'ardeur de la chasse, vint à passer devant le palais du défunt rakcha. Un prince de la ville des éléphants, où toutes les créatures ont la force en partage, ne s'effrayait pas facilement. Laissant sa suite à distance, il se dirigea vers cette demeure dont le silence piquait sa curiosité. Il frappe à

1. Hastinapoura, c'est-à-dire la ville des éléphants. Elle était située sur les bords du Gange.

coups redoublés, la porte reste close, et le royal chasseur, qui n'était pas endurant, murmurait déjà d'un ton de menace. Goutte-de-Rosée ouvrit enfin ; d'une main timide, elle tendit au jeune homme la jatte remplie d'eau fraîche qu'on offre aux voyageurs. Avec sa figure noircie par le charbon et les loques jetées à la hâte sur ses vêtements, la demoiselle était méconnaissable; on l'eût prise pour la plus vulgaire des servantes; le rusé prince ne s'y laissa pas tromper : il flairait un mystère et, au lieu de boire l'eau qu'on lui présentait, il la jeta brusquement au visage de la princesse; la peau reparut aussitôt avec sa couleur naturelle. Le procédé était vif et le fils du roi s'en excusa aussi éloquemment que peut le faire un beau garcon que l'amour a frappé subitement. Son cœur, sa main, ses trésors, il offrit tout à la belle. Goutte-de-Rosée se taisait tout intimidée et songeait à celle qui allait bientôt revenir. Mais le prince n'admettait pas qu'on pût refuser de devenir la bru d'un souverain. Cette rougeur et ces larmes, il les attribuait à un pudique embarras; sans plus de paroles, il saisit la petite princesse entre ses bras robustes; une litière attendait dans la forêt : En route pour Hastinapoura! Pas même le temps d'écrire quelques lignes d'adieu; c'était un véritable enlèvement. Une heureuse inspiration traverse l'esprit de Goutte de-Rosée. Pour

laisser au moins un fil conducteur à la pauvre fille qui va trouver le logis désert, elle défile son collier et déchire son écharpe de mousseline. Dans chaque morceau, elle enveloppe une perle dont la pesanteur retiendra l'étoffe sur le gazon. Le voyage dura plusieurs jours; tout le long du chemin, elle sème les perles et jette la dernière avant d'entrer dans le palais de son futur beau-père. Laissons-la au milieu des splendeurs de la cour et revenons à Fleur-de-Lotus qui maintenant est plus intéressante.

Le soleil, adoucissant l'ardeur de ses rayons, descendait vers l'occident lorsque la princesse rentra, avec son troupeau. Cette fois, contre l'ordinaire, personne ne vint au-devant d'elle. Etonnée, elle entre précipitamment; elle cherche, elle appelle, elle crie; elle se fatigue en vain et n'éveille que les échos de la maison solitaire. La triste vérité lui apparaît : on lui a ravi sa compagne! Mais, pleine d'énergie, au lieu de se lamenter, elle tâche de dormir et remet au lendemain plus amples recherches. Elle est sur pied dès l'aurore; au bout du jardin, sur une pelouse, elle trouve une première perle et devine aussitôt les intentions de sa sœur. Elle marche droit devant elle, suivant une route qui s'allonge sous le soleil et dans la poussière; parfois elle est plus d'une heure sans découvrir de perles. Dans sa

précipitation, elle a oublié de se munir de la moindre monnaie ; les laboureurs lui donnent par charité quelques poignées de riz et lui permettent de coucher, la nuit, dans l'étable aux vaches ; ce n'est pas un voyage d'agrément. La beauté de cette princesse errante l'expose à mille dangers ; Fleur-de-Lotus a peur d'être enlevée par quelque grand seigneur ou quelque brigand épris des jolies filles. Un soir, qu'elle se préparait à passer la nuit dans un fossé, elle aperçut le corps d'une pauvre vieille qui sans doute était morte de faim ; c'était un squelette auquel il ne restait que la peau et les os. Surmontant sa répugnance, la voyageuse enleva délicatement la peau du masque desséché, la lava avec soin dans un étang voisin et l'appliqua sur son joli visage comme on mettrait un gant sur sa main. Puis elle coupa une tige de bambou et, s'appuyant dessus, le dos courbé, le chef branlant, elle fit son entrée au matin dans les rues d'Hastinapoura. Désormais elle était assurée contre toute tentative amoureuse. « La vilaine bonne femme ! » s'écriaient les passants en détournant les yeux. Fleur-de-Lotus riait sous sa peau plissée et ramassait tranquillement une dernière perle à la porte du palais. Elle avait compris que sa sœur n'était pas loin. Elle essaya même de pénétrer dans la demeure royale ; les gardes la repoussèrent brutalement.

Est-ce qu'une si laide créature pouvait avoir rien à démêler avec les grands de la cour ? « Une autre fois, pensa-t-elle, le hasard me favorisera davantage. »

En attendant, il fallait vivre. Fleur-de-Lotus s'engagea pour la saison chez un cultivateur qui demeurait aux portes de la ville. On la chargea des ouvrages les plus grossiers ; rien ne la rebutait, elle travaillait comme une fille des champs. Les femmes avaient pitié d'elle et l'aimaient à cause de sa laideur, les bonnes créatures ! Plusieurs semaines s'écoulèrent ; la courageuse enfant gardait son masque et son secret, héroïsme invraisemblable même dans un conte de fées. Mais comme il faut que la coquetterie reprenne ses droits, chaque jour, vers cinq heures du matin, la princesse s'échappe de son lit — un tas d'herbes sèches sous le porche de la ferme, — et elle s'en va faire sa toilette à l'étang des lotus. Elle ôte vivement sa peau d'emprunt et plonge avec délices son visage dans l'eau froide. Quand elle a peigné sa longue chevelure, elle cueille un lotus rouge et le pose au milieu des tresses qu'elle vient d'arranger sur sa tête. Elle a toujours eu une prédilection pour la fleur dont elle porte le nom et s'en est parée dès l'enfance. Avec une joie naïve, elle se penche sur l'étang qui lui renvoie son image ; pendant cinq minutes elle est belle et jouit de sa beauté. Soudain apparaît le

soleil. La vieille peau lavée et suspendue à la tige d'un roseau a séché sous la brise du matin. Vite, il faut redevenir laide, se voûter, rentrer à la ferme et travailler comme une bête de somme.

Mais il y avait une circonstance que Fleur-de-Lotus n'avait pas prévue; ses visites quotidiennes dépouillaient l'étang des belles fleurs auxquelles le roi tenait beaucoup, et on ne tarda pas à s'apercevoir du larcin; ce fut un événement; on en parla jusque dans le conseil des ministres. Les politiques se creusèrent la cervelle pour trouver un moyen de découvrir le voleur. Le second fils du rajah, un vaillant jeune homme, déclara qu'il se chargeait de mener seul l'aventure à bonne fin. Il grimperait dans un arbre et, caché dans les branches, il guetterait l'amateur de lotus. Dès la nuit suivante, ce projet fut mis à exécution; le ciel était plein d'étoiles; le vent ridait à peine la surface du lac et agitait, sans en détacher un pétale, les lotus du roi. A l'heure qui précède l'aurore parut la vieille que le jeune homme avait remarquée dans les rues d'Hastinapoura, comme un miracle de laideur. « Parbleu, voilà qui est plaisant, se dit le prince : où la coquetterie va t-elle se nicher? Est-il besoin de fleurs pour parer un tel museau de singe? Vous allez avoir affaire à moi, madame la voleuse. » Il s'arrêta court au milieu de ses réflexions; le masque plissé

et jauni venait de tomber pour faire place au plus jeune et au plus charmant visage : ce fut comme un éclair qui éblouit les yeux du prince. Etait-ce une habitante de la terre ou des cieux ? Jamais plus radieuse apparition n'avait frappé ses regards.

L'innocente se croyait seule et livrait tranquillement son beau corps à la curiosité du jeune indiscret. Elle est sortie du bain et, assise sur la dernière marche de l'escalier de l'étang, elle laisse sécher les gouttes d'eau qui, pareilles à des diamants, brillent sur sa peau transparente. Tantôt elle remue les bras en se détirant comme pour faire ressortir la rondeur de son sein ; tantôt elle s'amuse à faire jaillir l'eau avec ses petits pieds blancs et nus. Elle natte lentement sa chevelure aussi noire que l'abeille de l'Inde. Il ne reste plus beaucoup de fleurs sur l'étang ; d'une main mutine elle attrape une des dernières qui soient à sa portée ; puis, se penchant vers son miroir favori, elle sourit et s'admire. Le fils du rajah ne perd rien de ces gracieux badinages ; tout frémissant, il écarte pour mieux voir les branches du figuier qui l'abrite. Ah ! la voleuse peut cueillir impunément tous les lotus qu'elle voudra ; il ne songe plus guère à la punir. Mais le kokila a lancé son chant matinal, le soleil paraît ; Fleur-de-Lotus pousse un cri ; jamais elle ne s'est autant attardée. En une minute, elle rajuste son

masque et s'enfuit. Le prince descend de son arbre et s'empare de la fleur froissée que la jeune fille a jetée à terre; il est passionnément amoureux, et partant disposé à faire toutes les folies imaginables. Rentré au palais, il monte précipitamment sur la terrasse où le roi tient conseil : « Sire, lui dit-il, sans autre préambule, je suis épris de la vieille servante qui demeure aux portes de la ville chez le fermier de Votre Majesté et, avec votre consentement, je prétends épouser cette femme aujourd'hui même. »

Malgré le respect qu'on doit aux souverains, les ministres ne peuvent réprimer un geste d'étonnement. « Quoi ! ce jeune homme, dont toutes les femmes suivent d'un œil ravi la démarche superbe lorsqu'il passe dans les rues, ce prince qui pourrait posséder les plus belles créatures du monde, en est-il donc arrivé à des goûts si dépravés ? » Quant au roi, il reste abasourdi d'une si étrange demande. « Perdez-vous la raison, mon fils ? dit-il enfin. Epouser cette vieille mendiante, ce squelette hideux, lorsqu'il y a dans le monde tant de princesses charmantes ! Oseriez-vous infliger cette honte à notre race dont tous les membres ont la beauté en partage ? » — « Soit, mon père ; vous me refusez, je vais de ce pas me jeter dans les eaux de la Gangâ ; puissent les dieux vous pardonner ma mort ! »

La reine, instruite de ce qui se passe, intercède pour son fils adoré; c'est le caprice d'un esprit malade, une fantaisie passagère qu'il faut satisfaire. La journée s'écoule dans ces luttes domestiques; l'enfant gâté finit par l'emporter. On va, à la lueur des flambeaux, chercher la prétendue vieille qui n'ose refuser l'honneur qu'on veut lui faire. Elle n'y comprend rien. Devenir la femme d'un fils de roi! C'était bien la peine de se faire si laide pour arriver à un pareil résultat. Mais du moins elle se gardera d'enlever son masque; le prince la trouverait trop jolie pour lui laisser courir les champs et il l'empêcherait d'aller à la recherche de cette sœur que, plus que jamais, elle désire retrouver.

Deux ou trois officiers du palais assistent à la cérémonie que célèbre un vénérable brahmane, prêtre de la famille royale. Le prince rayonne; il entraîne son horrible épouse dans la chambre nuptiale, et, de cette voix câline que les hommes savent prendre à l'occasion : « Ma bien-aimée, nous sommes seuls enfin; ôtez, je vous en supplie, cette vilaine peau qui dérobe à mes baisers vos traits charmants. »

— « Ces paroles sont une énigme pour moi, réplique froidement la princesse qui ne sait pas que son secret est découvert. Hélas! je voudrais être plus digne de vous,

mais telle vous me voyez, telle je suis réellement. »

— « Cessons cette plaisanterie ; nous perdons un temps précieux. Vous êtes une coquette qui vous jouez de ma tendresse. Je ne suis pas endurant, je vous en préviens, et d'ordinaire on me cède toujours. Quoi ! vous n'obéissez pas ? C'est mettre ma patience à trop rude épreuve. Jetez ce hideux déguisement ou je vous tue sur le champ. »

— « Tuez-moi donc, mon seigneur ; j'en suis désolée, mais je ne puis changer de peau, même pour vous plaire. »

Prières, menaces, tout échoue auprès de cette obstinée. L'époux prend le parti de se coucher à côté de sa femme. Au contact de cette chair desséchée, il évoque le souvenir de la fraîche beauté qu'il a admirée le matin : c'était ce qu'il pouvait faire de mieux pour se consoler et prendre du courage ; mais on a beau avoir l'imagination vive, il est quelquefois difficile d'oublier la réalité, et cette première nuit de noce s'en ressentit.

Le lendemain, avant le jour, la princesse, croyant son mari endormi, s'échappa du lit nuptial pour aller faire ses ablutions dans la chambre voisine. Le jeune homme, qui guettait au lieu de dormir, suivit furtivement sa femme et, saisissant la fameuse peau qui venait d'être mise à terre, il la jeta dans un *brasero ;* elle gré-

silla avec un bruit qui retentit agréablement aux oreilles du prince : « Brûle, maudite peau, s'écria-t-il; tu m'as causé assez d'ennuis! » Puis, d'un ton enjoué, se tournant vers Fleur-de-Lotus : « Pourquoi cet air consterné? Vous voilà bien à plaindre, ma foi, d'être condamnée à rester la plus belle et la plus aimée des femmes. N'en rougissez pas; j'ai surpris le secret de votre beauté à l'étang des lotus et j'avais juré de n'avoir jamais d'autre épouse que vous. »

Un baiser mieux senti que tous ceux de la nuit précédente termina le discours du prince et Fleur-de-Lotus se laissa faire sans rancune. Le palais retentit bientôt de la joyeuse nouvelle; la princesse fut solennellement présentée à toute la famille. Dire la joie des deux sœurs en se reconnaissant est chose impossible; après tant d'aventures, elles avaient bien mérité le bonheur.

Il est curieux de rencontrer dans cette légende plus d'une ressemblance avec les *Contes de ma mère l'Oye*. Charles Perrault, qui a puisé sans scrupule dans les traditions armoricaines, scandinaves, arabes, ne pouvait dédaigner les fabliaux du moyen âge ; nul doute qu'il n'y ait découvert quelques-uns de ces récits merveilleux rapportés d'Orient par les chrétiens, lors des Croisades. Ne sont-ils pas de la famille des Rakchas, les ogres [1] aux dents aiguës et aux appétits féroces ? Ils s'expriment dans les mêmes termes et s'écrient avec le même enthousiasme : « Je sens la chair fraîche ». Evidemment, le Petit-Poucet a emprunté à Goutte-de-Rosée le moyen de reconnaître son chemin. Seulement, où l'imagination orientale, toujours exagérée, avait mis des perles fines, il n'y a plus que de simples cailloux ; la princesse et le fils du bûcheron emploient ce qui leur tombe sous la main. Dans l'histoire de Peau-d'Ane, les analogies sont plus frappantes. L'académicien du siècle de Louis XIV a

1. On trouve déjà dans le Veda des êtres violents appelés *Ougras*.

dû trouver déjà adoucis dans les fabliaux certains traits un peu durs de la légende indienne. Il l'a accommodée au goût de son temps avec une grâce et un charme de détails infinis. Ses nobles lectrices eussent frissonné à l'idée de cette princesse écorchant un cadavre pour se couvrir de sa peau ; la dépouille de l'âne était plus acceptable. Remarquons que la métairie où l'infante garde les dindons est aux portes d'une grande ville, comme la ferme où Fleur-de-Lotus est employée aux plus grossiers ouvrages. Mais, pour redevenir belle, l'héroïne indienne n'a pas besoin de mettre une robe couleur de la lune ou du soleil ; elle se déshabille au lieu de s'habiller. Sous un pareil climat, la chose est naturelle ; au grand siècle, on aurait difficilement compris qu'un prince pût devenir amoureux d'une femme sans dentelles ni falbalas, et la nudité de Fleur-de-Lotus eût effarouché les *Arsinoé* de l'hôtel de Rambouillet. Comparez, dans les deux contes, la scène où les amants aperçoivent pour la première fois leur bien-aimée, l'un blotti dans un figuier, l'autre l'œil collé au trou d'une serrure. Ce paysage, baigné des fraîches lueurs du matin, au milieu duquel s'encadre la beauté sans voile d'une fille de quatorze ans, n'est-il pas plus poétique que le galetas où Peau-d'Ane se promène complaisamment avec sa robe à traîne et son corset d'argent ? Le gâteau

de la gardeuse de dindons, la bague qui ne peut s'ajuster qu'à une main menue comme le pied de Cendrillon, sont d'ingénieuses broderies ajoutées à la trame du récit. Qu'elles soient dues à la plume de Perrault ou à celle d'un bel esprit du moyen âge, on y reconnaît l'influence de la chevalerie. Le fils du roi d'Hastinapoura va droit au but et ne s'attarde pas aux beaux sentiments. Un gâteau, fût-il pétri par les mains de Fleur-de-Lotus, ne calmerait guère sa fièvre amoureuse; ses désirs sont ceux d'un despote asiatique habitué à faire tout plier devant ses caprices, et non ceux d'un amant qui s'inquiète surtout de savoir si on répondra à sa flamme; les apparences mêmes ne peuvent faire reculer cet Indien impatient, et, le soir, il prendra vieille et laide celle qu'il a vue le matin jeune et belle. Assurément, le héros du conte de Peau-d'Ane y mettrait plus de délicatesse. Les fabliaux étaient les romans de mœurs du moyen âge, et les sentiments qu'on y peignait étaient le miroir de la société. Il est curieux de suivre les transformations subies par ces récits qui se transmettaient par la bouche des conteurs.

Voyez-vous dans la grande salle du manoir ces belles châtelaines groupées autour d'un chevalier qui revient de la Palestine? Il narre un de ces contes traduits du sanscrit en pehlvi, idiome antique de la

Perse d'où ils ont passé dans la langue syriaque [1]; le chevalier est plein d'imagination et inspiré par la circonstance; il ajoute, il retranche; sous sa langue dorée, les maîtres impérieux se changent en serviteurs soumis comme les aime son charmant auditoire. Dans un coin, le chapelain du château, un clerc érudit, écoute aussi sans qu'on y prenne garde; il a trouvé l'histoire jolie et l'écrira le soir même sur une feuille de vélin. C'est ce récit que le bonhomme Perrault a découvert dans un recueil de vieilles chroniques. La princesse Fleur-de-Lotus est devenue l'infante Peau d'Ane, et voilà comment, après bien des vicissitudes, un conte indien est arrivé des rives du Gange jusqu'aux bords de la Seine.

1. V. la savante et curieuse brochure de M. Gaston Paris, membre de l'Institut : *Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen âge.*





LE MORT VIVANT

Dans une contrée fertile de l'Inde, sur les bords de la Yamouna, vivaient un roi et une reine qui s'aimaient tendrement. Leur race illustre ne semblait pas près de s'éteindre, et la naissance de sept fils était venu successivement resserrer la plus douce union qu'ait jamais abritée les murs d'un palais. Mais ce bonheur ne dura guère. Un jour, le roi fut blessé mortellement dans une chasse au tigre et la reine mourut en donnant le jour à une fille. Pauvre petite princesse dont la naissance avait été tant souhaitée! Son enfance ne connut pas les caresses ; elle grandit triste, isolée, sans que personne s'inquiétât d'elle. Pour son malheur, elle était merveilleusement jolie et, une fois ses frères mariés, elle se trouva en butte à la jalousie de ses belles-sœurs. A l'exception d'une seule, c'étaient de méchantes créatures capables

des plus vilaines actions; elles ne tardèrent pas à le prouver.

Leurs maris étaient allés en voyage; lorsqu'ils revinrent, elles accusèrent la jeune fille d'avoir profité de l'absence de ses frères pour violer les lois de la pudeur avec un homme de caste inférieure. Les princes furieux, sans se donner la peine d'examiner l'invraisemblance d'une pareille accusation, ordonnèrent que leur sœur fût immédiatement chassée de la demeure royale et conduite au plus épais de la *jungle* [1]. Les calomniatrices ne se possédaient pas de joie d'avoir si bien réussi; elles coururent à la porte du palais injurier leur victime au passage. « Effrontée, criaient-elles à la fois, sortez d'ici au plus vite. Heureusement les bêtes féroces vous auront bientôt fait disparaître et nous ne reverrons jamais votre déplaisant visage. » — « A moins, ajouta l'une d'elles, que Tchandra-Rajah ne veuille vous prendre sous sa protection et vous épouser; alors nous ne demanderons pas mieux que de reconnaître votre innocence. »

C'était une raillerie cruelle, car Tchandra-Rajah, roi du pays voisin, avait cessé de vivre quelques mois auparavant.

« Oui, oui, reprirent en chœur ces furies, vous nous inviterez à vos noces et

1. Le désert indien.

vous donnerez un siége d'honneur à cette sotte qui, pour nous vexer, affecte de prendre toujours votre parti. » En effet, la plus jeune des belles-sœurs s'était tenue à l'écart sans rien dire ; elle s'approcha de la malheureuse enfant et lui glissa furtivement quelques poignées de riz : de quoi subsister un jour, pas davantage. D'un dernier regard, la princesse remercie sa protectrice ; on l'entraîne ; bientôt elle a disparu.

Les serviteurs l'ont laissée dans la *jungle,* à demi-évanouie. Ils s'en retournent à grands pas rendre compte aux princes de leur mission. Lakshmi se hasarde à regarder autour d'elle ; c'est bien là le désert tel qu'on le lui a dépeint souvent : arbres, lianes, fleurs et roseaux se pressent, s'entrelacent, se confondent dans un désordre pittoresque. L'*Acacia flamboyant* laisse pendre en festons irréguliers ses grappes vermeilles ; le Manguier déploie comme un parasol ses rameaux odorants ; l'Asôka entr'ouvre ses fleurs au calice empourpré, le *Figuier religieux* élève vers le ciel ses longues branches d'un vert pâle, et, dans le lointain, se prolongent des arceaux de bambous sous lesquels un éléphant peut se promener à l'aise. Pas un être humain n'anime ces solitudes. La princesse sait que personne ne répondra à ses cris d'angoisse ; elle a seize ans ; la jeunesse soulève son sein arrondi et il faut mourir ! Des larmes jaillissent de ses yeux ; elle invoque

la déesse de la Fortune, dont elle porte le nom, et lui demande protection dans un si pressant danger. Puis, un peu ranimée, elle s'assied sur l'herbe verte comme le cou des paons et se décide à manger le riz que sa belle-sœur lui a donné; une racine de lotus complète ce frugal repas.

Les rayons du soleil sont devenus moins ardents; des vapeurs légères montent à l'horizon; la nuit arrive sans être précédée d'un crépuscule, comme en Occident; elle enveloppe la jungle subitement. La forêt s'agite; le déclin du jour est pour des milliers d'êtres le signal du mouvement. Déjà se font entendre au loin les cris plaintifs du chacal qui appelle sa compagne, la toux rauque d'une panthère à l'affût, le pas lourd des buffles qui s'avancent en troupe à travers les hautes herbes, tandis que la sarika et le kokila, perchés sur un djambou, se rient des fauves et lancent à plein gosier une roulade cadencée. Des senteurs pénétrantes se dégagent de tous côtés; jamais la chaleur ne fut plus énervante; on touche à la saison des pluies. Un *goulabi,* le serpent des roses, mis en belle humeur par l'approche de l'orage, passe en sifflant sur la tunique de Lakshmi. Affolée de terreur, elle se lève et se met à courir au hasard; ses vêtements s'accrochent aux *vasantis* fleuries [1] ; la pluie, qui

1. Sortes de lianes.

tombe enfin avec violence, fouette son visage ; depuis deux heures elle poursuit une course insensée. Tout à coup elle s'arrête ; à travers les arbres elle a vu briller une lumière qui indique une habitation. C'est la seule chance de salut qui lui reste. Peut-être est-ce la demeure d'un *Rakcha* ou de quelque autre génie malfaisant ? Mais la pauvre enfant n'a pas le choix ; d'ailleurs, être mangée par un ogre ou par une bête féroce, cela revient au même. En peu d'instants, la fugitive se trouve devant un monument d'une architecture fantastique comme on en voit encore aujourd'hui dans l'Inde. Un escalier extérieur, qui semble s'élancer dans les airs, se présente aux regards de la princesse. Elle monte résolûment. Une de ces grandes chauve-souris, appelées *vampires* ou *renards volants*, vient heurter dans les ténèbres le front de Lakshmi ; mais, quand on a failli tomber sous la griffe des panthères, on ne s'effraie pas pour un volatile nocturne. L'escalier conduit à l'intérieur d'un dôme de marbre blanc où le jour ne peut pénétrer qu'à travers des pierres découpées comme de la dentelle. Une lampe qui brûle sur une corniche éclaire seule la vaste coupole. Les murs sont couverts de bas-reliefs d'une délicatesse extrême ; il y a dans ces splendeurs quelque chose de bizarre et de lugubre ; on devine que ce n'est pas là une demeure ordinaire. Lakshmi

cherche en vain à se rendre compte du lieu où le hasard l'a conduite. Quand ses yeux sont accoutumés à la demi-obscurité, elle distingue, sous un dais orné de riches tentures, le corps d'un homme étendu sur un lit de parade. Emue, tremblante, elle s'avance sur la pointe du pied et voit un jeune homme aussi beau que Vischnou quand il descend sur la terre ; ses longs yeux semblent clos comme pour le sommeil ; ses lèvres ont la couleur vermeille des fruits du *vimba;* quelques anneaux de cheveux noirs ombragent son front élevé ; des cercles d'or entourent ses poignets, et sa main nerveuse, aux ongles polis, retombe sur une couverture richement brodée. Ce spectacle n'a rien d'effrayant, et l'innocente regarde avec plaisir le mâle visage d'un guerrier au repos. Puis, craignant d'être surprise ainsi, elle se réfugie dans un coin et s'empresse de réparer le désordre de sa toilette, pensée naturelle chez une femme qui se trouve tout à coup seule auprès d'un jeune homme. Lakshmi fuirait aussi rapide que la gazelle si elle pouvait soupçonner la vérité ; celui qu'elle admire est rayé du nombre des vivants ; elle est entrée, sans le savoir, dans la sépulture de Tchandra-Rajah !

Par un miracle de conservation inouïe sous le ciel de l'Inde, le corps du roi n'avait subi aucune altération depuis le jour de sa mort, et il n'avait pas été nécessaire

enfermer dans un sarcophage. Chaque matin la mère et les sœurs du défunt venaient pleurer autour du dais funèbre. Près de là se trouvait une petite maison pour le Brahmane chargé de l'entretien du tombeau, et une chapelle où étaient déposées de nombreuses offrandes. La princesse, vivant dans la solitude, ignorait ces détails dont tout le monde s'entretenait dans les royaumes d'alentour.

Déjà la première partie de la nuit s'est écoulée. Lakshmi, malgré la fatigue qui l'accable, lutte contre le sommeil; elle attend, elle épie; soudain une cloche de bronze retentit au milieu du silence; le Rajah ouvre les yeux; il se soulève lentement et, descendant de son lit de parade, marche vers l'endroit où s'est blottie la princesse :

— « Audacieuse, dit-il, qui êtes-vous pour venir ainsi troubler le repos des morts? »

— « Une pauvre fille abandonnée qui cherche un abri contre l'orage; ne me chassez pas, je vous en supplie »; et, d'une voix entrecoupée par les sanglots, la fugitive raconte en quelques mots son histoire, sans oublier les railleries de ses belles-sœurs au sujet de Tchandra-Rajah. Ce récit naïf porte l'empreinte de la vérité. Sous ses haillons, Lakshmi a l'air d'une vraie princesse; ses paupières, que noircit l'antimoine, son beau visage, légèrement enduit

de safran, brillent dans l'obscurité comme une étoile au firmament.

— « Madame, dit le roi, qui a écouté, non sans émotion, vous n'avez rien à craindre; je vous prends sous ma protection. Ce souverain, dont vous venez de prononcer le nom, c'est moi-même; je suis Tchandra-Rajah, le mort tant pleuré; mais, chaque nuit, par un privilége bizarre, je reviens à la vie pendant quelques heures. »

— « Votre famille l'ignore donc? Vous laisserait-elle ainsi dans cette froide tombe? »

— « A quoi bon avertir ma famille? Voir ma vie interrompue tous les jours chagrinerait autant les miens que de me savoir mort sans retour. Ce secret n'est connu que du gardien de mon tombeau. »

Et le roi, ouvrant une porte, appela le Brahmane qui parut aussitôt :

— « Prends, lui dit-il, les plus grands soins de cette jeune fille. Si jamais je recouvre la vie, je jure qu'elle sera ma femme. »

En achevant ces mots, la tête du Rajah se penche; ses yeux se voilent et il meurt de nouveau. Le Brahmane emmène la princesse et la coupole retombe dans le silence.

Le lendemain, tout se passa comme à l'ordinaire; la mère et les sœurs du Rajah vinrent se lamenter devant le corps de leur bien-aimé Tchandra. Personne ne s'étonnera

d'apprendre que, la nuit venue, Lakshmi se garda bien de dormir et qu'elle attendit avec impatience l'heure de la résurrection du prince. De son côté, la première pensée du roi fut pour sa petite princesse; il s'informa si elle était toujours là. Elle y était si bien, que ce fut elle-même qui se présenta pour répondre à la question du Rajah. Cette fois, elle avait pris de sa toilette ces soins minutieux particuliers aux Indiennes de caste supérieure; elle était si belle que Tchandra poussa un cri d'admiration :

— « Hélas! dit-il, que ne puis-je encore poser le diadème sur ce front charmant! Mais, au lieu d'un trône, je n'ai qu'une tombe à vous offrir. Si jeune, si belle, si vivante, pourriez-vous consentir à épouser un mort? »

— « Ah! cher seigneur, que la franchise de mes aveux n'enlève rien à votre estime pour moi. Je ne connais pas l'art de feindre où excellent, dit-on, les femmes de la cour. Hier, mon cœur qui s'ignorait a battu pour la première fois. Vos longs yeux se sont emparés de ma vie; je serai plus heureuse de vous appartenir quelques instants que d'être pendant cent ans la femme d'un grand Rajah. »

— « Puisqu'il en est ainsi, ma bien-aimée Lakshmi, ne différons pas davantage; le Brahmane va sur-le-champ consacrer notre union. »

C'était peut-être aller un peu vite ; mais, quand on n'a que deux heures d'existence par nuit, il est bien permis de brusquer les choses. Le Brahmane appelle sa famille pour servir de témoin au mariage ; les livres sacrés sont apportés ; l'officiant prononce les paroles d'usage ; il invoque Vischnou, prend les mains des deux époux, et, les joignant, verse dessus l'eau lustrale du sacrifice. La cérémonie achevée, les assistants se retirent discrètement. Sous le regard plein de flammes et de caresses du Rajah, Lakshmi baisse les yeux ; elle frissonne comme les roseaux de la Yamouna au souffle de la brise. Le guerrier saisit la jeune Indienne et l'emporte entre ses bras. Singulière chambre nuptiale que cette coupole où s'étalent les emblèmes de la mort ! l'eau funéraire et les graines de *sésame* sont toujours là dans des vases d'or auprès de ce lit où le roi vient d'entraîner sa bien-aimée. Mais l'amour n'est-il pas assez puissant pour réchauffer même un tombeau ? A voir le Rajah si passionné, on ne se douterait guère que la vie va l'abandonner dans un instant.

— « Ah ! dit-il en soupirant, quelle destinée est la mienne ! Cette taille divine que j'enlace, mes bras vont s'en détacher d'eux-mêmes ; tout à l'heure je retomberai dans l'immobilité absolue, et vos douces caresses ne pourront me réveiller. »

— « Que ne m'est-il permis de mourir avec vous, cher seigneur! mais, de grâce, dites-moi ce qui peut ainsi causer chaque jour votre mort et chaque nuit votre résurrection ? »

— « C'est une étrange histoire; à peine ai-je encore le temps de vous la conter. Vous savez que la bonne ou la mauvaise fortune, la vie même de chacun de nous dépend du collier magique qu'il porte autour du cou, et tant que nous gardons ce collier intact, nous ne courons aucun risque; c'est une croyance accréditée dans toute cette partie de l'Inde, et moi, plus que personne, je dois maintenant y ajouter foi. Un jour, je me promenais dans les jardins du palais; une Péri, qui voltigeait dans l'espace, m'aperçut et s'avisa de m'aimer; dans sa folie, elle voulait m'épouser et m'emmener avec elle régner sur les esprits de l'air. Ne froncez pas le sourcil, Lakshmi, je refusai avec dédain; je ne l'aimais pas. Furieuse, elle arracha le collier de grains de sandal qui retenait mon âme et s'enfuit avec sa proie; à l'instant, je tombai mort. On m'amena ici en grande pompe; ma famille et mes sujets furent dans les larmes; le plus merveilleux, c'est que chaque nuit, invisible aux regards, la Péri revient tenant à la main le collier qu'elle m'a dérobé. Aussitôt je me remets à vivre; la fille des airs se penche vers moi et, d'une voix caressante, me demande si je

consens à l'épouser. Elle reste ici deux heures, attendant une réponse qui n'arrivera jamais. En ce moment, elle voltige sans doute au-dessus de nos têtes, et, pour peu qu'elle soit jalouse, son dépit doit être violent. »

— « Quoi, cette créature a vu nos embrassements ! N'y a-t-il donc aucun moyen de s'en débarasser ? ne peut-on la prendre à l'aide d'un filet ? »

— « Impossible ! Son pouvoir la rend insaisissable. Mais, je le sens, elle va partir avec le collier. Quel dommage de vous quitter aussi brusquement ! Maudite Péri ! elle est bien vengée. Adieu, Lakshmi ; j'exhale mon dernier soupir sur tes lèvres. »

Penchée sur le lit nuptial, les yeux rivés sur ce beau visage devenu froid et immobile, la princesse ne pouvait croire encore à la réalité. Il faudra donc toutes les nuits subir cette loi fatale, passer sans transition du comble de la joie au comble de la douleur ; quel supplice quand on aime, pour la première fois, avec toutes les ardeurs de la jeunesse sous le ciel de l'Inde !

Enfermée dans la maison du Brahmane, n'osant même se risquer dans la forêt, Lakshmi trouvait les journées bien longues. Il est vrai que les nuits étaient si douces ! Jamais couple ne fut plus étroitement uni. Les railleurs diront que la situation y prêtait ; ce mari-là avait trouvé

le bon moyen pour se faire adorer. Mais ce bonheur était bien fragile; la princesse craignait que la Péri ne se dégoûtât du métier qu'elle faisait et que les transports dont elle était témoin ne finissent par refroidir son amour. Si, une nuit, la nymphe découragée n'allait plus revenir! La naissance d'un fils, au lieu de consoler Lakshmi, vint redoubler ses inquiétudes. Quel sort était réservé au pauvre petit qui allait grandir dans cette triste demeure privé de la protection d'un père et du trône dont il était l'héritier? Le Brahmane, frappé de l'état maladif de la reine, en parla au Rajah, lui conseillant d'envoyer la jeune femme dans un endroit où elle eût plus de distractions. Dès la nuit suivante, Tchandra dit à la princesse :

— « Ma bien-aimée, vous languissez, vous changez à vue d'œil; je serais un égoïste de vous condamner à rester plus longtemps dans cette prison; quoiqu'il m'en coûte, vous partirez demain. »

— « Y songez-vous, cher seigneur? Ma vie est où vous êtes; mort ou vivant, jamais je ne vous quitterai. »

— « Il le faut pourtant, Lakshmi, pour notre enfant. Ecoutez-moi, je vous en conjure. Vous irez dans la capitale de mes Etats; vous entrerez dans la grande cour du palais avec votre fils; vous l'asseoirez sur un banc de marbre où j'avais coutume de me reposer pendant les chaleurs de l'été.

En mémoire de moi, on prend le plus grand soin de ce banc et il est défendu à personne d'en approcher. Immédiatement on voudra vous éloigner; vous implorerez la pitié de ma mère et de mes sœurs; ce sont des personnes charitables; au lieu de vous maltraiter, elles s'attendriront et s'empresseront de vous porter secours. »

Lakshmi obéit, le cœur bien gros, et le lendemain, le Brahmane la conduisit sur la lisière du bois. Après avoir côtoyé un grand fleuve, elle arriva devant une cité magnifique. Au centre se trouvait un étang couvert de lotus; tout autour de grands escaliers dont le pied baignait dans l'eau et des temples aux flèches élancées qui se miraient dans le lac. Le palais des Rajahs avec ses galeries découvertes à triples rangs de colonnes, ses tourelles dorées, ses jardins suspendus, ses cours pavées de mosaïques, était d'un aspect merveilleux. « Hélas! pensa Lakshmi, pourquoi faut-il que mon bien-aimé soit privé de toutes ces richesses qui lui appartiennent? » Et elle se glissa comme une voleuse à la suite d'un esclave qui entrait au palais; elle aperçut le banc qu'on lui avait désigné, et, suivant les ordres de son époux, elle s'y assit avec l'enfant. Justement une des princesses revenait de la promenade dans une litière de soie cramoisie qui se balançait sur le dos d'un éléphant gigantesque. « Qu'on chasse au plus vite

cette aventurière, » s'écria-t-elle en apercevant une femme à la place interdite. Puis, regardant avec plus d'attention, désarmée par la beauté de Lakshmi et frappée de la ressemblance du petit garçon avec le défunt roi, elle monta vivement chez la reine : « Que Votre Majesté veuille bien descendre un instant dans la cour du palais; elle y verra une jeune femme dont la misère semble digne d'intérêt et un enfant qui est le portrait vivant de celui que nous pleurons. » La reine était la meilleure femme du monde. Peut-être pensa-t-elle que son fils avait eu un caprice pour quelque jeune fille du pays, — les rois, même en Occident, ont bien de ces aventures — Lakshmi fut installée dans un joli pavillon qui touchait à la demeure royale; les princesses y venaient quelquefois visiter celle qu'elles considéraient comme l'alliée de leur famille.

Le mort fut ravi d'apprendre que ses prédictions s'étaient réalisées. Il s'échappait souvent pour passer une heure avec sa femme et embrasser son enfant. Le lecteur trouvera que la Péri était bien accommodante de se prêter à ces petits arrangements de famille et de suivre toujours avec l'indispensable collier. La vérité est qu'elle ne pouvait agir autrement. Dans le monde de la transmigration, tout s'enchaîne, et le fatalisme des Orientaux n'est que la résignation à une loi inflexible, chacun devant

nécessairement être puni ou récompensé selon les œuvres bonnes ou mauvaises qu'il a faites dans des existences antérieures. Le Rajah avait jadis commis une faute en expiation de laquelle il subissait la pénitence qu'on sait, mais il avait aussi en sa faveur une somme de mérites qui lui valait sa résurrection quotidienne et la Péri n'était que l'instrument de la destinée.

Cependant Lakshmi avait recouvré la santé; tout allait pour le mieux dans le palais des Rajahs, mais voici qu'une nuit un chambellan, qui faisait sa ronde, vit de la lumière et entendit des voix dans la maisonnette où tout le monde aurait dû être endormi. Le lendemain, il fit son rapport à la reine. Grand émoi parmi les princesses : « Quoi! cette femme qu'elles croyaient si pauvre n'était qu'une coquine qui les exploitait et régalait ses amis à leurs dépens. » Elles jurèrent d'en avoir le cœur net; la nuit venue, elles s'en allèrent à pas furtifs rôder autour des fenêtres du pavillon. Quelle ne fut pas leur surprise en voyant celui qu'elles se figuraient perdu sans retour! La reconnaissance fut des plus touchantes; la Péri n'en perdait rien et tournoyait dans l'air pour tromper son dépit. L'enfant, auquel sa pureté donnait le privilége de voir les êtres célestes, suivait seul les évolutions de la nymphe. C'était généreux de la part d'une rivale : la syl-

phide s'était prise d'affection pour le chérubin et venait parfois se poser près de lui avec ces agaceries coquettes qu'on réserve aux enfants bien-aimés. En ce moment, la petite créature était ravie de la joie qui se manifestait autour d'elle; le Rajah, fier de son fils, s'amusait à jouer avec lui et à l'élever en l'air; l'enfant poussait de petits cris joyeux; soudain, allongeant une main rose et mutine, il veut saisir un objet brillant que la nymphe balance au-dessus de sa tête; il l'attrape au vol; c'est le précieux collier, on l'a deviné; mais, dans sa brusque attaque, l'enfant rompt le fil et tous les grains tombent par terre. Surprise et troublée, la Péri s'enfuit; on se précipite pour ramasser les perles éparses; on les renfile à la hâte; d'une main tremblante, Lakshmi passe le collier autour du cou de son propriétaire; le charme est brisé; l'enfant a rendu la vie à celui qui la lui avait donnée.

Tout le monde fut enchanté, même le peuple qui avait le bon esprit d'aimer ses rois. La reine-mère exigea que le Rajah épousât sa femme une seconde fois, en grande pompe. Des courriers, portant des lettres d'invitation, furent envoyés dans tous les royaumes voisins. Les plus empressées à se rendre aux noces furent les sept belles-sœurs de Lakshmi; un siége d'honneur, enrichi de pierres précieuses, avait été préparé pour la seule qui se fût

montrée compatissante ; les autres n'avaient que des tabourets de bois grossier. Elles s'en plaignirent très-haut avec aigreur. Alors, devant toute la cour assemblée, la jeune reine, se levant du trône où elle était assise, raconta l'histoire qu'on vient de lire. Sa mémoire, impitoyable comme celle des femmes, n'oublia rien. Elle rappela à ses belles-sœurs le défi qui lui avait été jeté : « Nous croirons à votre innocence le jour où vous épouserez Tchandra-Rajah » ; eh bien ! ce jour-là était arrivé ; l'événement, regardé comme impossible, s'était accompli. Frappées de terreur, les coupables baissèrent la tête sans trouver un mot de justification ; mais leurs maris, furieux d'avoir été si crédules, ordonnèrent qu'elles fussent à leur tour conduites en exil et emprisonnées pour le reste de leur vie. L'union, qui avait été humblement consacrée la nuit à la lueur d'une torche funéraire, fut célébrée de nouveau aux clartés étincelantes du jour, avec toute la magnificence asiatique.

La carrière de Tchandra-Rajah devait être longue et brillante ; ce fut, dit-on, un grand roi, un conquérant fameux, mais, ce qui est plus rare, ce fut un époux fidèle ; il ne chercha pas le bonheur en dehors des liens qui l'attachaient à Lakshmi et refusa toute sa vie d'avoir un harem. Décidément, la déesse de la Fortune avait protégé celle qui portait son nom.



Dans cette histoire, tirée d'un recueil de légendes populaires, nous ne trouvons plus aucune analogie avec les contes de Perrault. En supposant que ce récit soit parvenu à la connaissance des chrétiens d'Occident, il ne devait pas laisser de traces dans leurs mémoires; il se liait trop intimement à des croyances particulières aux Hindous. Le dogme de la transmigration est pour eux la base de toute croyance religieuse. L'homme le plus heureux entrevoit cette loi fatale de la renaissance suspendue comme une menace au-dessus de sa tête. Le Bouddha qui, en sa qualité de saint, pouvait se rappeler ses cinq cent cinquante dernières naissances et qui connaissait les inconvénients de la chose, était sans cesse préoccupé des moyens de mettre fin à la transmigration; c'est la pensée qui se retrouve à chaque page du Lalita-Vistara (vie du Bouddha). Pour éviter de reparaître ici-bas et d'y voir son âme enfermée dans le corps d'un animal, dans un arbre ou dans un rocher, après avoir été roi, général ou banquier, il n'est pas d'efforts dont un Indien ne soit susceptible.

Pythagore essaya, sans succès, d'intro-

duire ces croyances chez les Grecs; s'il faut en croire César, elles existaient aussi chez les Druides, mais elles durent s'effacer devant le christianisme. Il y a, en ce moment, en Allemagne, des philosophes excentriques qui croient à la transmigration, puisqu'ils se disent Bouddhistes.

Le soir, les Hindous se groupent volontiers sous le figuier sacré pour entendre des histoires merveilleuses; le récit qu'on vient de lire est un de ceux qui obtiennent le plus de succès. Le collier magique et l'intervention de la Péri sont des détails plus ou moins ingénieux ajoutés par le conteur, mais la punition de ce roi réduit, pour un péché d'autrefois, à l'état de revenant, semble à l'auditoire toute naturelle.

Le *Mort vivant* jouit dans l'Inde d'une réputation aussi grande que celle de *Croquemitaine* en France ou du *Chasseur noir* en Allemagne.





LE SORT DES HOMMES

EST MOINS INÉGAL QU'ON NE PENSE

APOLOGUE

Un jeune prince dit un jour à son premier ministre : « C'est étrange ; pourquoi donc suis-je toujours indisposé? Je prends les plus grands soins de ma santé; je me garde de jamais sortir par le soleil ou par la pluie; sitôt que le vent vient à souffler, je me couvre de chauds vêtements ; je me nourris des aliments les plus recherchés et les plus substantiels ; malgré tout, j'attrappe sans cesse un rhume ou la fièvre. »

— « Sire, répliqua le vizir, prendre trop de précautions est souvent pire que de n'en pas prendre du tout, et, si Votre Majesté consent à me suivre, je lui prouverai ce que j'avance. »

Justement il faisait le plus beau temps

du monde; le roi et le vizir s'en allèrent à travers les champs couverts d'épis mûrs; ils n'avaient pas marché longtemps lorsqu'ils virent un berger qui menait paître son troupeau.

— « Regardez ce pauvre homme, dit le ministre; il n'a qu'un manteau d'étoffe grossière tout troué et bien insuffisant pour le protéger contre les intempéries de l'air; le matin et le soir il marche les pieds nus dans la rosée ; le jour, au contraire, il expose sa tête aux rayons d'un soleil brûlant ; pour se réconforter, il mange quelques grains de froment grillé et boit l'eau claire du ruisseau ; sa vie s'écoule au milieu des champs et il ne possède que cette petite hutte de feuilles de palmiers entrelacées que vous apercevez là-bas. Approchez-vous de lui, je vous prie, et demandez-lui s'il souffre beaucoup du régime sévère auquel il est condamné. »

— « Ah ! berger mon ami, dit le roi avec commisération, que vous menez là une dure existence et que je vous plains ! Vous devez être perclus de rhumatismes ; sans doute, vous êtes affligé d'un rhume de cerveau perpétuel et toutes les nuits vous tremblez la fièvre. »

— « Votre Majesté veut rire; je ne connais rien de tout cela. Dès mon enfance, j'ai été accoutumé à endurer les extrêmes de la chaleur et du froid; c'est pourquoi,

je suppose, ils n'ont aucune prise sur moi. »

— « Voilà qui me surprend fort, fit le roi en se tournant vers son ministre ; mais après tout qu'est-ce que cela prouve ? Ce berger est un homme d'une force extraordinaire que rien ne peut abattre. »

— « Nous verrons bien, répliqua le conseiller » ; et il invita le berger à venir passer quelque temps au palais. Le pauvre homme n'avait garde de refuser si bonne aubaine ; il ne s'était jamais vu à pareille fête. Au lieu de riz et de grains insipides, il avait maintenant une nourriture succulente et une tunique de laine bien chaude pour couvrir ses épaules desséchées par le hâle. On veillait constamment à ce qu'il ne se plaçât pas dans un courant d'air ; il ne lui était permis de sortir qu'en palanquin et encore jamais par le soleil ou la pluie. Ce régime semblait assez bien réussir ; il engraissait à vue d'œil. Un jour le vizir l'envoya passer la journée dans une des maisons de campagne du roi ; il y avait là une cour pavée de marbre où l'on venait de répandre l'eau à profusion. Le berger s'y promena quelques instants, mais il était maintenant si peu habitué au changement de température, que cette cour lui parut glaciale ; il attrapa de l'humidité aux pieds ; un gros rhume se déclara ; en peu de temps le mal fit des progrès, si bien que, malgré les soins ou

peut-être grâce aux soins des médecins, il expira dans la force de l'âge.

— « Que devient donc notre ami le berger ? demanda le roi le jour même où finit cette triste aventure ; vous ne m'en parlez plus. Pourtant je ne crois pas qu'il ait gagné le moindre mal pour avoir marché dans cette cour où vous aviez fait jeter de l'eau ; il en supportait bien d'autres dans les champs lorsqu'il conduisait son troupeau. »

— « Hélas ! sire, le résultat de mon expérience a été plus triste encore que je ne pensais. Le pauvre homme avait été si dorloté depuis quelque temps, qu'il n'était plus capable d'endurer impunément la moindre souffrance ; un léger froid de pieds, dont il se fut moqué jadis, l'a enlevé en quelques jours. Vous voyez que je n'avais pas tort. Ceux qu'on regarde comme les heureux de la terre sont exposés à mille dangers ; c'est ainsi que la nature égalise ses meilleurs dons. Certes, les richesses peuvent procurer bien des jouissances, mais il n'en faut pas abuser ; car elles contribuent trop souvent à détruire la santé et à raccourcir la vie. »



Les Orientaux, si passionnés pour la poésie et les fictions, devaient cultiver l'apologue avec succès. Donner des conseils aux hommes en charmant leur imagination, tel est le but du Pantcha-tantra, le plus ancien recueil de fables connu dans le monde. Vers le milieu du VIe siècle, sous le règne de l'empereur Nouschirvan, ce recueil fut traduit du sanscrit en persan, et les croisés d'Occident rapportèrent en Europe les plus remarquables de ces fables. La Fontaine en a imité quelques-unes; on prétend, — mais la chose est sujette à controverse, — qu'Esope eut connaissance du Pantcha-tantra.

L'apologue que nous offrons au lecteur est très-populaire dans l'Inde. On trouverait sans doute dans le Pantcha-tantra quelque chose d'approchant, mais cet apologue appartient plutôt au genre des fables qui se transmettent par la tradition orale. Il existe des gens qui font profession de courir d'un village à un autre pour y débiter des fables et des contes. Les bergers surtout excellent dans cet étrange métier. Le public n'est pas toujours la dupe de ces orateurs un peu charlatans.

De là est venu le proverbe employé par les Indiens : « C'est une histoire de berger », pour marquer quelque doute sur la véracité d'un récit.





LE RELIGIEUX
CHASSÉ DE LA COMMUNAUTÉ

Nanda, riche marchand de la ville d'Avanti, avait épousé une femme d'un rang égal au sien. Mais cette union, qui satisfaisait aux exigences du cœur et de la fortune, n'avait pas été bénie par les dieux. Au grand désespoir de son époux, Pradjâpati était restée stérile, et les commères de la ville la montraient au doigt [1]. A force de prier Çiva, Indra, et même les divinités secondaires des jardins et des carrefours, l'honnête marchand obtint un héritier; sa femme mit au monde un fils qui avait déjà, en naissant, de longs bras, un front large, des sourcils épais et un nez légèrement aquilin. Dix jours seulement après sa naissance, on lui choisit un nom, selon les prescriptions de Manou. Ce petit

1. Chez les Indiens, comme chez les Juifs, la stérilité passait pour un opprobre.

être si bien venu fut appelé Sounanda, c'est-à-dire *grande joie*. Jamais enfant ne fut plus choyé ni plus gâté ; on l'entoura des soins les plus attentifs et il grandit promptement comme un lotus au milieu d'un étang. On lui enseigna de bonne heure tout ce que devait savoir l'héritier d'une grande fortune ; il apprit l'art de connaître les éléphants, les chevaux, les pierres précieuses, les hommes et, ce qui est plus difficile encore, les femmes. Sur ce dernier point, pour mieux lui démontrer la théorie, on l'initia à la pratique, et son père, qui n'y regardait pas, lui donna trois femmes légitimes. Sounanda passait son temps à folâtrer au milieu de ce sérail, derrière les œils-de-bœuf treillissés d'or, ou à écouter, sur la terrasse du palais, les musiciennes qui chantaient en s'accompagnant du théorbe. Doué d'une imagination vive, le fils de Nanda s'ennuya bien vite de cette vie énervante ; il devenait indifférent aux charmes de ses trois épouses ; la séve de la jeunesse, le besoin d'activité, le démon des voyages, le tourmentaient à son insu.

— « Mon père, dit-il un jour au marchand, pourquoi êtes-vous sans cesse occupé à compter, à amasser et à bâtir ? »

— « Mon fils, tu ne penses qu'à tes plaisirs ; je ne t'en fais pas de reproches, au contraire ; mais, puisque tu n'acquiers pas de richesses, il faut bien, moi, que je songe aux affaires de la maison. »

Sounanda devint rêveur, et après un silence :

— « Quoi ! mon père, dois-je souffrir que votre vieillesse soit ainsi accablée quand ma jeunesse se consume dans l'oisiveté ? Je ne puis rester plus longtemps inutile. Permettez-moi d'aller dans d'autres pays gagner de l'argent à mon tour. »

— « Ingrat ! est-il besoin de nous affliger d'une séparation si cruelle ? Regarde autour de toi ; ouvre ces coffres remplis jusqu'au bord ; il y a là des trésors inouïs : de l'or, de l'argent, des pierreries, des métaux de toutes sortes ; on se croirait chez le dieu de l'opulence, et le Rajah d'Oudjein n'est pas plus riche que nous. Crois-moi, jouis sans remords de tous ces biens, fais de bonnes œuvres, si tu veux, mais ne parle plus de voyages. »

— « Mon père, répliqua le jeune homme d'un ton respectueux, mais ferme, si vous avez montré tout cela à votre humble fils, qu'est-ce qu'il montrera, lui, à ses enfants ? »

La réflexion était judicieuse ; le marchand trouva que c'était bien dit et ne répondit rien. « C'est vrai, pensa-t-il ; après ma mort, le jeune homme sera chargé des affaires de la maison : ne vaut-il pas mieux, tandis que je suis encore vivant, qu'il aille à l'étranger faire connaissance avec les amis de son père ? »

Et, plein de cette idée, Nanda se rendit

dans l'appartement intérieur [1] où Pradjâpati était occupée à broder une tunique pour son bien-aimé Sounanda : « Chère amie, dit-il, imposez silence à vos inquiétudes maternelles; notre fils va voyager pendant quelques années; les jeunes gens ont besoin de faire l'apprentissage de la vie; Sounanda reviendra plus fort, plus instruit et plus digne de votre tendresse. »

Courbée, comme toutes les Indiennes, sous le joug conjugal, la mère se tut devant cette volonté si nettement exprimée. On s'occupa sur le champ de faire un choix des plus belles marchandises. Les diamants de Golconde, les perles de Coromandel, les soies de Singapour, les mousselines de Kosala, furent entassées dans des chariots. Nanda fit publier à son de cloche, dans toute la ville, que les marchands qui désiraient voyager sans frais et sans payer aucun droit de passage n'auraient qu'à se joindre à Sounanda. Cinq cents marchands répondirent à cet appel. Le père prudent voulait ainsi assurer une tutelle à son fils. Après le banquet des adieux, au moment du départ, il donna ses dernières instructions aux compagnons du voyageur : « Messieurs, dit-il, en pays étranger, il y a plus d'un écueil à éviter pour la jeunesse : les liqueurs spiritueuses, le luxe des habits

1. Le gynécée ou l'appartement des femmes.

et les courtisanes; jurez-moi que vous défendrez Sounanda comme votre propre fils contre les séductions qui pourraient l'atteindre. S'il vous écoute et se conduit bien, tout ira pour le mieux; mais si, malgré vos représentations, il s'entêtait à faire des sottises, je vous y autorise : vendez les marchandises de Sounanda, réalisez-en le prix et abandonnez mon fils au sort qu'il aura mérité. »

Devant le portique du palais, les ânes, les buffles, les chameaux et les éléphants frappaient du pied impatients de partir; une dernière bénédiction du père, un baiser attendri de la mère, et la caravane s'ébranle laissant sur sa route un nuage de poussière. Ce fils chéri qui n'a jamais quitté le foyer paternel, le voilà lancé à travers le monde, courant les aventures. Saura-t-il se diriger et mettre à profit les enseignements qu'on lui a prodigués?

La courtisane a de tout temps fleuri dans l'Inde. Tandis que les autres femmes, esclaves ignorantes ou timides, osaient à peine relever la tête, elle avait le monopole de l'instruction et des talents et imposait le joug au lieu de le subir.

Il y avait alors dans la ville de Sravasti une créature célèbre par ses grâces et sa beauté. Personne ne connaissait mieux qu'elle les diverses manières d'émouvoir les hommes. A l'exemple des Apsaras, ces courtisanes du ciel dont les légendes ont

célébré les séductions, elle excellait dans les raffinements de son art. Poëte et musicienne accomplie, danseuse lascive, comédienne hors ligne, sachant prendre toutes les voix et tous les visages, tour à tour chaste ou voluptueuse, languissante ou enjouée, dédaigneuse ou passionnée, maltraitant les hommes pour les ravir ensuite, et surtout se gardant d'avoir un cœur pour mieux dominer, telle était M[lle] Bhadrika, dont le nom peut se traduire par celui de Félicité.

Par une matinée brûlante du mois de Vésâkha [1], la courtisane était couchée sur des carreaux de soie au milieu de la cour de sa maison; un velum rose préservait du soleil sa tête mignonne; une eau jaillissante rafraîchissait l'air et retombait dans une vasque de marbre où les paons venaient coquettement mouiller leurs ailes. La belle s'éventait avec un tchamara [2] ou agaçait du bout des doigts une Sarika [3] favorite qu'elle s'amusait à faire jaser. Une suivante très-familière qui revenait du marché racontait en ce moment à sa maîtresse toutes les nouvelles de la ville :

— « Savez-vous, madame, qu'il vient d'arriver ici un marchand jeune, beau, des mieux faits, dont les richesses sont immen-

1. Mois qui correspond à notre mois de mai.
2. Sorte d'éventail fait avec la queue du yak.
3. Espèce de geai qui apprend à parler.

ses? Il a mis ses marchandises en magasin et compte séjourner dans notre ville; on ne parle pas d'autre chose. »

Bhadrika se souleva tout émue :

— « Ah! mon enfant, que m'apprends-tu là? Si je ne dépouille pas cet étranger de toutes ses richesses et ne le renvoie au pays natal déplumé comme le cou d'un vautour, je ne m'appelle pas Bhadrika. Va trouver cet homme sans perdre un instant, de peur qu'une de mes rivales ne nous prévienne; offre-lui du bétel, du camphre, des parfums et des fleurs; dis-lui : « Noble « seigneur, ma maîtresse Bhadrika salue « vos pieds. Pourquoi, après avoir quitté « votre palais, demeurez-vous dans une « hôtellerie comme un homme vulgaire? « Notre maison est à votre disposition : « venez vous y installer. »

La suivante avait l'habitude de ces sortes de commissions, et s'en acquittait à merveille. Au lieu de venir au monde cinq cents ans avant J.-C., elle méritait de naître à notre époque. Elle revint bientôt tout essoufflée :

— « Il ne s'est pas fait prier pour accepter, je vous jure, et il sera ici dans une heure. Il est jeune, confiant; vous n'aurez pas de peine à lui tourner la tête. »

Toute la maison était en mouvement, du toit plat qui servait de terrasse au portique de la façade. On frottait les meubles, on étendait sur le plancher des peaux de

tigres et de gazelles ; au-dessus du divan destiné au noble visiteur, on élevait un dais brodé. A côté de l'herbe Darbha qui purifie tout, on brûlait le sandal et l'aloès ; dans de grands vases dorés, on plaçait des bouquets de Tchampaka et d'Asoka.

Quant à la courtisane, fardée, attifée, parfumée, ployant sous le poids des bijoux, savamment habillée ou plutôt déshabillée, elle guettait sur son balcon, lorsqu'apparut enfin le palanquin du marchand. Il avait fait toilette aussi, et sortait d'un bain à l'essence de rose, frais, brillant, tout enflammé à l'idée de voir cette belle personne qu'on lui avait dépeinte comme si redoutable. L'imprudent ! le danger l'aiguillonnait comme la lumière des lampes attire, le soir, la troupe ailée des papillons. En l'apercevant, Bhadrika, remplie de joie, improvisa cette stance que nous traduisons fidèlement :

Charmant jeune homme, en vérité,
Que tu sois noble ou non, riche ou bien sans [richesses,
En te voyant si riche de beauté,
Les femmes de leur cœur ne seront plus maî- [tresses !

Sounanda sauta légèrement de son palanquin ; Bhadrika s'était précipitée à sa rencontre, le saluant avec les façons caressantes d'une courtisane qui veut plaire et sait que tout dépend d'une première

impression. Elle l'introduisit dans le salon, le fit asseoir sur le divan et d'une voix pleine d'humilité :

— Quel est le nom de Votre Seigneurie?

— Je m'appelle Sounanda.

— Vraiment! En ce cas, votre nom et votre personne se ressemblent [1]; si votre père et votre mère ne vous avaient appelé Sounanda, c'est moi qui vous prierais de recevoir ce nom aujourd'hui.

Le jeune homme était trop bien élevé pour ne pas riposter par un compliment semblable auquel se prêtait d'ailleurs le nom de la demoiselle : mais il semblait un peu embarrassé, tandis que Bhadrika, sans perdre de temps, lui prodiguait les amabilités les plus vives.

— Pardonnez-moi une question indiscrète, murmura-t-il timidement : quel est le prix de chaque jour passé ici ?

— Fi donc! monsieur, s'écria la demoiselle avec une feinte indignation. Pour qui me prenez-vous? En me faisant une pareille demande, Votre Seigneurie n'agit pas en homme distingué. Je vous aime; ne vous inquiétez pas d'autre chose.

Sounanda se tut, honteux de l'inconvenance qu'il avait commise vis-à-vis d'une personne si désintéressée.

Mais, une heure plus tard, comme il

1. V. p. 62, l. 2.

traversait le vestibule, on le tira doucement par sa tunique :

— Seigneur, dit la suivante, c'est cinq cents karchapanas [1] par jour qu'il nous faut ici.

Sounanda se tourna vers un serviteur :

— Tu apporteras ici chaque jour cinq cents karchapanas.

L'hospitalité de Mlle Bhadrika était plus chère que la meilleure hôtellerie de Sravasti. N'importe, ce n'est pas à vingt ans, quand on est riche et amoureux, qu'on s'inquiète de l'argent.

Les jours s'écoulèrent vite au milieu de plaisirs habilement ménagés; Sounanda était pris comme une gazelle dans un filet. Jamais Mlle Bhadrika ne s'était donné tant de peine pour captiver un cœur. Quand elle nouait ses deux bras souples comme des lianes autour du cou de son amant ou qu'elle l'attirait sur son sein, qu'on eût dit moulé dans une coupe d'or, Sounanda affolé oubliait tout : les trois épouses qui attendaient, le père qui travaillait et la mère qui pleurait.

Cependant les marchands finirent par s'étonner de ne plus voir leur compagnon; ils apprirent que, depuis son arrivée à Sravasti, Sounanda habitait la maison d'une courtisane.

1. Environ 25 francs.

— Messieurs, dit le plus âgé de la compagnie, il faut être indulgent pour les entraînements de la jeunesse; abandonner notre chef serait une mauvaise action. Envoyons-lui un messager pour l'instruire de notre prochain départ et le prier de revenir avec nous.

La proposition fut acceptée d'un commun accord. Le messager trouva Sounanda couché sur un lit de fleurs, tandis que Bhadrika, s'accompagnant du théorbe, dansait un pas à mettre en fuite la vertu des ascètes les plus endurcis. Le jeune marchand, il faut lui rendre cette justice, écouta gravement l'envoyé; il semblait se réveiller d'un songe, et le sentiment du devoir renaissait dans cette âme égarée.

— C'est vrai, dit-il, je ne m'appartiens pas; il faut partir, vous quitter, chère Bhadrika, mais ma pensée restera à Sravasti.

— Quelle étrange idée vous passe par la tête, seigneur? En ce monde, il y a deux raisons pour satisfaire ses désirs : la jeunesse et la beauté; vous êtes jeune et vous êtes beau; restez encore quelque temps dans le séjour de la jeunesse à jouir de ses plaisirs. C'est dans la maison du vieillard qu'il conviendra d'amasser des trésors.

Il n'en fallait pas tant pour convaincre le pauvre fou.

— Hors d'ici, l'ami! s'écria-t-il en montrant la porte à celui qui venait troubler ses plaisirs.

Le messager ne se le fit pas répéter deux fois.

— Sounanda m'a chassé de sa présence, fut-il dire aux marchands ; le dieu de l'amour l'a percé de mille flèches ; vous n'en obtiendrez rien.

— Nous tenterons pourtant une dernière démarche par égard pour son père, notre ami, qui nous l'a confié.

Et les honnêtes marchands se rendirent immédiatement chez la courtisane. Ils demandèrent à parler à leur chef. Bhadrika sentit qu'elle était perdue si Sounanda revoyait ses compagnons :

— Quoi ! cher seigneur, fit-elle avec des larmes dans la voix, n'êtes-vous donc pas satisfait des agréments de ma maison, que vous songiez encore à me quitter ? Ingrat ! vous ne m'aimez plus !

Et sa bouche vermeille couvrit de baisers celui qui n'avait pas la force de se dérober à ses caresses.

Sounanda se tourna vers un serviteur :

— Ces gens-là m'excèdent ; je n'ai nul besoin de les voir. Dis-leur qu'ils peuvent continuer leur voyage sans moi et que je ne sortirai d'ici que par la force.

— Soit, répliquèrent les marchands en recevant le congé qu'on leur signifiait ; nous avons fait ce qui était humainement possible pour ramener Sounanda à ses devoirs ; notre conscience ne nous reproche rien ; nous vendrons les marchandises, et

il verra ce que vaut l'amour des courtisanes.

Le lendemain même, le serviteur qui, jusque-là, avait apporté exactement cinq cents karchapanas tous les jours, se présenta les mains vides. Pendant quelque temps, par bienséance, Mlle Bhadrika ne fit aucune observation, mais son humeur changeait; elle ne jouait plus à la bayadère et devenait avare de ses caresses. A la fin, n'y pouvant tenir, elle interrogea le serviteur :

— Pourquoi donc, depuis quelques jours, ne me donnes-tu pas la somme habituelle ?

— Les marchands sont partis. Où pourrais-je trouver de l'argent?

— Auraient-ils, par hasard, emporté les marchandises de Sounanda ?

— Ils ont tout emporté, et mon maître n'a plus à sa disposition un seul karchapana.

— Voilà une éventualité que je n'avais pas prévue, pensa la courtisane. Allons, il faut prendre un parti et congédier au plus vite ce niais qui croît être aimé pour sa bonne mine.

Il y a deux mille ans, on raisonnait aussi bien dans les boudoirs de Sravasti qu'aujourd'hui dans ceux de Paris. Bhadrika vint s'asseoir auprès de Sounanda d'un air affligé, dont celui-ci lui demanda aussitôt la cause.

— Ah ! fit-elle avec un soupir, il y a des

choses pénibles à dire. Pourquoi, seigneur, me forcer de vous rappeler que je suis une pauvre fille qui n'a que son métier pour vivre? Je ne possède ni champs ni ouvriers, moi; c'est avec ce que je reçois des gens comme vous que je puis mener ma maison : donnez-moi des karchapanas ou laissez-moi chercher des ressources près d'un autre.

Précipité de la cime du mont Mérou, Sounanda se fût relevé moins étourdi qu'en écoutant ces paroles.

— Bhadrika, s'écria-t-il d'une voix brisée, il n'y a donc pas d'ami pour toi !

— Seigneur, les courtisanes n'ont pas d'ami; leur nature est l'inconstance. Elles quittent celui qui est ruiné comme les oiseaux abandonnent l'arbre qui n'a plus de fruits. Ne le saviez-vous pas?

— Quoi! Bhadrika, c'est donc seulement pendant qu'il a des trésors à te donner qu'un homme sait te plaire ?

— Seigneur, tant qu'Indra verse la pluie, les torrents de la montagne coulent : tant qu'un homme a des trésors à offrir à la courtisane, elle est à lui.

— Tu veux me donner le change, tu en aimes un autre !

— Quelle plaisanterie, seigneur! est-ce que notre cœur a de ces caprices? Le soir, la courtisane réjouit par ses discours et ses caresses; le matin venu, elle vous laisse là comme de l'herbe.

— Cœur plus dur que les rochers de

l'Himalaya, tu ne fréquentes donc les hommes que pour leurs richesses !

— Mais oui, seigneur, et les hommes riches qui n'usent pas de leurs richesses seront traités par moi comme l'herbe fraîche est foulée aux pieds par un bœuf.

Décidément la demoiselle jetait le masque; on ne pouvait être d'une franchise plus insolente. Par un retour ordinaire, la douleur de l'amant faisait place à la rage. Le bandeau, si brusquement arraché par une main aimée, n'aveuglait plus Sounanda, la courtisane lui apparaissait dans toute sa sécheresse et sa vénalité. Sans proférer une parole, il se dirigea vers la porte ; Bhadrika s'élança pour le retenir :

— Mauvaise tête ! n'a-t-on jamais plaisanté avec vous? Ne voyez-vous pas que tout ceci n'est qu'un jeu de ma part? J'ai voulu vous éprouver et savoir si vous m'aimiez réellement.

Un cœur épris ne demande qu'à être trompé ; Sounanda resta. Qui n'en aurait fait autant à sa place?

Le remords n'entrait pour rien dans ce changement de manœuvre ; Bhadrika craignait la solitude, et, quoique positive, elle mêlait volontiers l'agréable à l'utile. Sounanda lui plaisait ; elle venait de s'aviser qu'elle le garderait quelque temps encore pour charmer ses loisirs, jusqu'à ce qu'un autre lui apportât de l'argent. Cet autre-là ne se fit pas attendre. Un

soir, la suivante introduisit sans se gêner un jeune homme de bonne façon dont la robe était couverte de pierreries. La courtisane, prenant son air le plus gracieux, fit entrer le nouveau venu dans ses appartements intérieurs. La porte se referma devant l'amant stupéfait d'indignation et de jalousie. Se voir de ses yeux remplacé, c'est assurément de toutes les disgrâces la plus sensible pour un amoureux. Le bel Indien n'était pas homme à souffrir un partage. Les Orientaux sont encore plus susceptibles sur ce chapitre que les Occidentaux. « Puisque de pareilles choses se passent en ma présence, s'écria Sounanda, partons à l'instant ! »

Il s'enfuit à travers les rues de Sravasti qu'il ne connaissait guère. Pendant son séjour chez la courtisane, il n'avait pas mis les pieds dehors. Il erra longtemps. Vers le matin, il se trouva à l'extrémité d'un faubourg de la ville sur une grande route plantée d'arbres. Tout s'éveillait avec des grâces nouvelles ; le fruit vermeil du Bimba se balançait sur sa tige et semblait s'offrir aux lèvres du voyageur ; l'Asoka entr'ouvrait ses fleurs empourprées qu'une nuit avait fait éclore, et, sous les rayons du soleil levant, le Tchampaka déployait comme un parasol ses rameaux embaumés. Personne sur la route qu'un homme qui marchait devant Sounanda, la tête nue, les yeux baissés dans l'attitude

de la méditation. Il portait à la main une sébile destinée à recevoir les aumônes ; un chapelet pendait à sa ceinture ; son manteau rougeâtre était fixé sur l'épaule droite, tandis que sa robe, de même couleur, descendait jusqu'à terre. Il s'en allait pas à pas, pour ne point écraser les insectes du chemin, évitant de porter le regard plus loin que la longueur d'un joug. Sounanda avait reconnu un de ces hommes qui, entraînés par une pieuse folie, abandonnaient tout pour suivre la loi du Bouddha. Devant la sérénité du religieux le jeune homme sentait se calmer le trouble de son âme tourmentée par la passion ; près de celui qui avait volontairement renoncé aux jouissances de ce monde, il eut honte de sa douleur ; une inspiration comme il en vient parfois aux désespérés, traversa son esprit, et, sans parler, il suivit le saint personnage jusqu'au monastère de Djêtavana.

Djêtavana était la résidence favorite du Bouddha. Là, au milieu de ses fidèles disciples, le maître venait se reposer des fatigues d'une vie errante consacrée à la prédication.

Le religieux entra dans le vestibule ; il déposa le vase aux aumônes, épousseta son manteau, lava ses pieds et ses mains, filtra avec soin l'eau qu'il devait boire, pour ne pas avaler les animalcules qu'elle pouvait contenir, et prit des feuilles de

bananier pour lui servir d'assiette. Puis il se mit à manger lentement et sans avidité le riz qu'on lui avait donné. Sounanda, toujours silencieux, restait debout devant lui.

« Mon ami, dit avec douceur le disciple du Bouddha, voulez-vous ce qui reste des aumônes ? »

L'amoureux avait bien songé à se laisser mourir de faim, mais ces résolutions-là persistent rarement. Il accepta sans se faire prier et conta, en peu de mots, son histoire au religieux.

— Insensé! s'écria celui-ci; que regrettez-vous? Restez parmi nous; vous verrez que la pratique des vertus et le triomphe remporté sur soi-même voilà les soins dignes d'occuper le cœur de l'homme.

Le malheureux réfléchit un instant; il avait perdu ses richesses et ses illusions. Evidemment, après son équipée, il serait mal reçu dans la ville d'Avanti. Ne valait-il pas mieux faire une fin honorable et entrer en religion?

On instruisit le catéchumène dans toutes les règles du *Pratimôkcha* [1]; il prononça ses vœux et se montra d'une piété édifiante. Etait-il guéri? Dans cette belle retraite de Djêtavana où tout invitait au

1. C'est-à-dire le livre contenant les préceptes pour arriver à la délivrance finale.

recueillement, son âme blessée avait-elle enfin retrouvé la paix ? Qui sait? Peut-être le démon, que ces vocations-là font toujours rire, lui envoya-t-il des songes brûlants. Dans son étroite cellule, sur sa mince couchette, il se réveilla sans doute plus d'une fois haletant, éperdu, croyant sentir encore les caresses qu'il n'oubliait pas. Un jour, on lui ordonna d'aller faire la quête à Sravasti ; il obéit et s'en fut à la ville. L'ennemi du genre humain guidait ses pas, car il se trouva tout à coup, sans s'en douter, devant la maison de son ancienne maîtresse; la suivante, qui était sur le seuil, rentra précipitamment avertir Bhadrika. Depuis le départ de Sounanda, la belle avait des regrets, sinon des remords; elle songeait souvent à ce pauvre fou qui l'avait tant aimée. Celui-là, du moins, la prenait au sérieux, ce qui touche les femmes plus que tout; il ne la traitait pas en courtisane et lui donnait son âme avec ses baisers. Si jeune, si beau, si ardent, elle l'avait dédaigné pour quelques karchapanas. Assurément, c'était une vilaine action. Peut-être l'infortuné, égaré par la jalousie, avait-il cherché la mort dans l'étang de Sravasti. Là-dessus, les courtisanes, qui devraient savoir à quoi s'en tenir sur les hommes, se font aussi volontiers des illusions que les honnêtes femmes.

— « Réjouissez-vous, madame, s'écria la

suivante; il n'est pas mort comme vous le croyiez; je viens de le voir passer devant la porte. »

— « Cours donc le chercher au plus vite. »

— « Mais, madame, c'est que... vous ne savez pas : depuis qu'il nous a quittés, il s'est fait religieux. »

— « Eh, qu'importe! fais-le entrer tout de même. »

Sounanda parut la tête rasée, les yeux baissés, portant humblement dans sa main le plat aux aumônes. En apercevant Bhadrika, il recula d'effroi; peut-être avait-il conscience de sa propre faiblesse. Mais déjà l'habile comédienne s'était jetée à genoux et se frappait la poitrine :

— « Sounanda, disait-elle, mon bien-aimé, que vous êtes cruel! Pourquoi, après avoir abandonné votre indigne servante, être entré en religion ? »

— « Malheureuse! oses-tu m'accuser? quand tu as brisé ma vie et reçu trop graçieusement en ma présence un autre homme, que serais-je devenu, si un couvent ne m'avait ouvert ses portes? »

— « Mon doux seigneur, le caractère des femmes est sujet à faillir; soyez généreux; pardonnez une faute que j'ai tant pleurée. A partir d'aujourd'hui, ma personne et mes biens sont à vous; revenez, je vous en supplie, jouir de l'existence auprès de moi. »

— « Arrière, tentatrice! après m'avoir dépouillé de tout ce que je possédais, veux-tu encore me détourner de la bonne voie? »

— « Seigneur, pourquoi la joie et le plaisir seraient-ils une infraction à la morale? Aimer, c'est chanter aux dieux une hymne de reconnaissance. »

Ah! le démon savait bien ce qu'il faisait. Cette voix passionnée que, tant de fois, malgré lui, Sounanda avait cru entendre dans le silence de la cellule, elle vibrait à son oreille; cette haleine qui était venue, en songe, passer comme un souffle de feu sur sa joue brûlante, elle effleurait son visage; ce passé, que rien ne pouvait effacer, se dressait tout prêt à ressusciter. Le religieux restait fasciné comme le serpent sous le regard du charmeur. D'un mouvement brusque, la courtisane arracha le manteau et la ceinture du mendiant; elle les jeta au loin ainsi que le vase aux aumônes. Insignes de la pauvreté et de la chasteté, Sounanda ne vous ramassa pas! Il suivit Bhadrika, et, près d'elle, il oublia tous les vœux qu'il avait faits.

Quelques heures plus tard, on lui rendait son manteau et on remplissait sa sébile en lui faisant promettre de revenir bientôt. Le coupable reprit la route du monastère; une joie pure y régnait; tous les disciples étaient en fête; après plusieurs mois d'absence, le Bouddha venait de re-

paraître à Djêtavana. Le religieux écouta celui dont l'éloquence triomphait des plus endurcis et il comprit l'énormité de sa faute. Le repentir entra dans son âme; il se livra chez lui un combat. Le désir, comme un roseau vert coupé au bord de l'étang, se dessécha; désormais ses passions étaient domptées et l'image de Bhadrika ne venait plus la nuit hanter sa cellule, mais les remords le dévoraient; il restait farouche, silencieux; en vain ses compagnons lui demandaient :

— « Vénérable, n'as-tu aucune maladie du corps? Ton esprit n'est-il pas tourmenté de quelque chagrin? »

— « Non, » répondait-il toujours. Pour rien au monde, il n'eût voulu révéler le secret qui l'étouffait.

Un soir pourtant, sous les *Vérandas* du monastère, la troupe des disciples était réunie autour du maître. La lune venait de paraître; les arbres frissonnaient sous une brise légère; les poitrines se dilataient; c'était l'heure du repos, le vrai moment de songer à la délivrance finale. Etendu sur une natte, la tête appuyée sur des coussins, le Bouddha, convalescent d'une grave maladie, avait à ses côtés Djivaka, le célèbre médecin, venu depuis quelques jours à Djêtavana, pour soigner celui dont il était le disciple et l'ami. Comme toujours, Sounanda se tenait à l'écart sans proférer une parole. Deux religieux, qui

s'intéressaient à lui, le prirent chacun sous un bras et l'amenèrent de force devant le médecin :

— « Seigneur Djivaka, vous qui savez tout, de grâce, examinez notre ami et donnez-lui un remède pour guérir le mal qui le mine.

Le regard profond du savant enveloppa cette face ravagée, que les rayons de la lune rendaient plus pâle encore.

— « La science du médecin n'a que faire ici, prononça-t-il gravement ; nous sommes faits pour guérir les souffrances du corps et non celles de l'esprit ; c'est à vous, vénérables, qu'il appartient de discerner ce qui trouble cette âme malade.

— « Mon fils, dit à son tour le Bouddha, point de fausse honte ; si vous avez commis quelque faute, soulagez votre cœur en la confessant à haute voix devant vos frères. »

Il arrive toujours un moment où le coupable n'a plus la force de garder son secret. Ce moment-là était venu pour Sounanda. Il s'agenouilla, toucha les pieds du maître avec sa tête et commença sa triste histoire. Plus d'une fois les sons se brisèrent dans sa gorge et les mots furent devinés plutôt qu'entendus. La confession terminée, le Bouddha se leva, et, d'un ton sévère :

— « Malheur à celui sur lequel l'enseignement de la loi n'a pas produit plus d'effet qu'une bulle d'eau ! Pour cet homme

de ténèbres, il n'y a point de pardon, car il n'y a pas d'amendement possible. Le religieux qui, après avoir trouvé l'appui de la religion, se laisse entraîner au mal, est déchu pour toujours et chassé de la communauté ! »

En écoutant cet arrêt sans appel d'un maître si indulgent d'ordinaire, les fronts s'étaient inclinés pleins de tristesse. Tout à coup, sur un signe du Bouddha, la voix fraîche d'Ananda, un disciple favori, s'éleva au milieu du silence de la nuit; les religieux reprirent en chœur l'hymne que l'écho emportait au loin. Quant à Sounanda, il s'était enfui éperdu. Nul n'a jamais su ce que le malheureux était devenu.



Cette histoire a été traduite pour la première fois du tibétain en français par M. Foucaux, professeur au Collége de France. Quoiqu'elle fasse partie du Kandjour ou collection des livres sacrés du Tibet, elle fut primitivement écrite en sanscrit ou en Pali, et peut être revendiquée par la littérature indienne. Ce religieux, qui retombe si facilement dans le péché, forme un contraste frappant avec le vertueux Oupagoupta. Nous avons cru piquant de rapprocher ces deux récits comme un sujet de comparaison pour le lecteur.



LE

MEURTRIER PAR AMOUR FILIAL

C'ÉTAIT un soir, à l'heure où le soleil s'abaisse derrière la montagne et où la nuit étoilée remplace une journée brûlante. Les pasteurs revenaient à la hâte, les épaules chargées de cordes, et comptaient leurs troupeaux ; les paons engourdis relevaient la tête, agitant leur plumage semblable à une gerbe d'émeraudes. Au milieu des étangs, les nymphéas rouges et blancs entr'ouvraient leurs calices fermés durant le jour.

Aussi beau que l'amour, ce compagnon du printemps, un voyageur suivait à pas lents la route qui conduisait à Mithila. Ses membres robustes paraissaient épuisés de fatigue et des gouttes de sueur perlaient sur le léger duvet de sa joue. Il s'assit ou plutôt se laissa tomber sous la Vérandah d'un petit temple bâti aux portes de la ville. Une vieille anachorète se montra sur

le champ. « Ah! bonne mère, dit le jeune homme, un peu d'eau par pitié! »

Tandis qu'il buvait, la pieuse femme le considérait attentivement. Certes elle n'était plus accessible aux enthousiasmes exagérés de son sexe et la beauté du voyageur n'entrait pour rien dans l'émotion qu'elle ne cherchait point à déguiser. C'était une ombre, un fantôme de femme; les vêtements religieux flottaient autour de son corps comme la voile qui s'abat sur un mât quand la brise cesse de souffler; ses cheveux, rattachés sous un bandeau de mousseline noire à la manière des veuves, s'échappaient rudes et grisonnants, ainsi que des cordes blanchies sous la rosée; on eût dit qu'à force d'avoir pleuré, il ne lui était resté dans les yeux, à la place des prunelles, que deux gouttes de sang et ses lèvres pâles semblaient desséchées par le feu des soupirs.

— « Noble étranger, dit-elle, vous paraissez étonné de voir une créature aussi misérable que moi et vous vous demandez, sans doute, si ce sont les austérités ou les chagrins qui m'ont réduite à cet état. Apprenez que je vivais à la cour de celui qui fut jadis le roi de Mithila; j'avais l'honneur d'être la nourrice de son fils Oupahara, le plus bel enfant qu'ait jamais mis au monde une mortelle. Nous étions tous heureux lorsque le roi du Malava s'avisa de déclarer la guerre à son

voisin du Mithila. Vous connaissez le dicton populaire : « Les mouches cherchent les ulcères, les méchants cherchent les querelles, les rois cherchent la guerre. » Ces tyrans capricieux, plongés dans les voluptés du harem, ne retrouvent un peu d'énergie que pour guerroyer les uns contre les autres et s'arracher un lambeau de territoire. Que de fois déjà les discordes ont ensanglanté nos contrées fertiles! mais jamais guerre n'eut des résultats plus funestes que celle dont je vous parle : l'armée mise en déroute, les trésors de l'Etat pillés, mes augustes maîtres traînés, les fers aux pieds, à la suite du vainqueur et jetés dans une prison où ils languissent encore; moi, fuyant éperdue à travers les forêts, le royal nourrisson suspendu à mon sein, et poursuivie tantôt par les tigres affamés, tantôt par les sauvages habitants de la montagne. Deux jours je marchai à l'aventure; une panthère, sortie d'un taillis, me barra tout à coup le chemin; elle se jeta sur moi; au contact de sa griffe, je m'évanouis; l'enfant échappe à mes bras et roule à terre. Quand je revins à moi, j'étais couché dans la hutte d'un berger; la flèche d'un Bhilla [1] avait abattu la bête féroce et m'avait sauvé la vie. La vie! quelle dérision! qu'en avais-je

1. Tribu sauvage de montagnards.

besoin désormais ? Le dépôt si cher, que j'aurais dû garder jusqu'à la mort, m'était enlevé ; les femmes des Bhillas avaient emporté l'enfant dans la montagne. Qu'est-il devenu ? L'a-t-on laissé vivre et grandir comme la plante Soma [1] à l'ombre des bois? Il aurait ton âge, mon fils, et, si les prières, les mortifications, les larmes d'une pauvre ascète pouvaient lui mériter les faveurs du destin, il serait aujourd'hui le plus puissant des hommes.

— « Embrasse-le donc bien vite, ma mère, car il est devant toi, ce nourrisson tant pleuré. »

— « Mon cœur me l'avait déjà dit, s'écria la religieuse, en serrant le jeune homme contre sa poitrine et, le baisant sur la tête et les cheveux comme autrefois, riant, pleurant, poussant mille exclamations joyeuses et folles. »

Lorsque ses premiers transports furent un peu calmés, le prince reprit :

— « En effet, on ne t'avait pas trompée; je fus pris par les Bhillas, mais un ermite qui habitait sur la montagne se chargea de m'élever et de m'instruire. Depuis longtemps je connais la triste histoire de ma famille et je suis venu ici conduit par la vengeance. C'est écrit sur mon

1. L'asclépiade acide dont le jus servait dans les sacrifices védiques.

front [1], je délivrerai mon père et ma mère, j'écraserai le monstre qui opprime ce royaume; personne ne soupçonne mon existence; j'userai de ruse; je travaillerai seul dans le silence. »

— « Ah! mon fils, la faveur de Bhagavat [2] t'ouvre ses trésors; c'est ton étoile qui t'a conduit; depuis longtemps le peuple irrité, écrasé d'impôts, le peuple qui n'a cessé de regretter son souverain légitime, est prêt à se révolter, et, grâce à toi, nous achèverons de traverser cet océan de chagrins que je croyais, hélas! sans rivages. En attendant, mon fils, demeure ici dans ce temple où nul ne s'avisera de venir te chercher. »

Le prince accepta la modeste hospitalité qu'on lui offrait, et, après un frugal repas, il se coucha dans un coin du temple sur un lit de feuilles. Il ne dormit guère et réfléchit beaucoup. Le lendemain, sitôt qu'il eut satisfait aux devoirs religieux du matin, il s'approcha de sa nourrice :

— « Mère, j'ai absolument besoin de savoir ce qui se passe dans le gynécée du cruel Vikatavarma : pour parvenir à mes

1. Les Indiens sont persuadés que le destin de tout être humain est écrit sur son front de la même main de Brahma.

2. Epithète du dieu Krichna, employée souvent seule pour le désigner.

fins, il faut, avant tout, m'assurer un appui dans le sérail. »

— « Que les dieux soient loués! l'humble ascète a justement les moyens de te servir; ma fille, ta sœur de lait, est au service de la reine Soundari. Pouchparika, ajouta la religieuse en se tournant vers une jeune femme qui se tenait à l'écart, viens baiser les pieds de notre maître et l'assurer de ton zèle. »

— « Voilà vraiment une chance favorable; ma sœur a sans doute, à toute heure, ses entrées dans le sérail et elle en connaît les mystères les plus intimes. »

— « Les reines n'ont rien de caché pour leurs suivantes, Soundari m'honore de sa confiance. »

— « Tant mieux; jalousies, regrets, haines, affections, nous utiliserons tout sans scrupule. Dis-moi, la reine est elle fidèle à son époux? »

— « Gardée à vue, nuit et jour, par les officiers du palais, il lui serait difficile de ne pas l'être; mais, sous les caresses du roi, ma maîtresse reste aussi froide que la neige de l'Himalaya. »

— « Le sérail est-il nombreux? La belle Soundari a-t-elle des rivales? »

— « Elle en a mille, seigneur; les tyrans sont remplis de caprices voluptueux, et, l'autre nuit, au grand scandale des reines, une danseuse, venue on ne sait d'où, a été introduite dans le gynécée. »

— « A merveille! aie sans cesse l'œil aux aguets ; tâche de surprendre de nouvelles infidélités du roi et empresse-toi de les révéler à la reine. Irrite son orgueil ; c'est une corde qui vibre toujours chez les femmes; représente-lui son mariage comme une mésalliance et son mari comme un monstre difforme qui l'outrage. Retourne au palais ; tu viendras chaque jour me tenir au courant de ce qui s'y passe. »

La nourrice promit de se mêler aussi de la chose ; les religieuses indiennes ne perdaient jamais une occasion de s'occuper des affaires d'autrui. Quelques jours après, la pieuse femme revint enchantée :

— « Tout marche à souhait ; j'ai parlé moi-même à la reine; je lui ai persuadé qu'elle était la plus infortunée des créatures, tandis qu'il y avait de par le monde une foule de princesses, qui ne la valaient pas, unies à des princes jeunes et charmants. Maintenant elle maudit le joug qui l'enchaîne et déteste son époux.-»

— « Reçois mes compliments ; pour une ascète vieillie dans la pénitence, tu ne t'entends pas mal à l'intrigue. De mon côté, je n'ai pas perdu de temps ; avec du bétel, de la noix d'Arek, du camphre pilé, du cardamone et du bois de corail, j'ai fait mon portrait que je crois ressemblant. Aujourd'hui même tu présenteras cette peinture à la reine et tu verras ce qu'elle en dira. »

— « Ce n'est pas difficile à deviner ; l'amour la frappera immédiatement d'une de ses flèches de fleur [1]. »

— « Eh bien ! alors, sans doute, elle te demandera : Un tel homme existe-t-il ? Certainement, répliqueras-tu ; mais en quoi cela peut-il intéresser Votre Majesté ? Ne manque pas de venir me rapporter la réponse faite à cette question insidieuse. De là dépend le succès de notre entreprise. »

Le soir même, la religieuse accourait au temple :

« — Ah ! mon fils, tout marche au gré de nos désirs ; qu'il faut peu de chose pour bouleverser la cervelle d'une femme qui s'ennuie ! Cette reine si hautaine, je l'ai vue se troubler, frissonner et pâlir ; la tête penchée, elle tenait ton portrait en le considérant d'un air passionné. »

Puis, s'efforçant de paraître calme :

« — Qui donc a fait ce portrait ? Je ne connais aucun artiste dans cette ville capable d'exécuter une telle œuvre. »

« — Votre Majesté sait apprécier le talent ; mais ce portrait a surtout le mérite de la ressemblance. »

« — Quoi ! ce n'est pas une figure de fantaisie ? Cette tête merveilleuse appartient à un mortel ? Réponds vite. »

1. Kâma, le dieu de l'amour, est armé de cinq flèches dont les pointes sont des fleurs. Aidé des cinq sens, il blesse les cœurs avec ces flèches.

« — Grande reine, s'il existait un jeune homme de noble famille, doué de pareille beauté, versé dans les sciences sacrées et profanes et du caractère le plus élevé, que lui donnerait-on ? »

« — Ce qu'on lui donnerait ? Mais sa personne, son cœur, sa vie ! Et encore tout cela serait indigne de lui ! »

« Etait-ce bien la fière Soundari qui parlait ainsi ? Que les conquêtes de l'Amour sont rapides ! Il est plus puissant, à lui seul, que les dieux réunis. Le coup était porté ; je n'avais qu'à continuer : « J'apprendrai en confidence à la reine que le fils d'un roi voyage en ce moment incognito. Votre Majesté est tombée, par hasard, sur le chemin de ses yeux, le jour de la fête du printemps, dans le bocage qui est aux portes de la ville. Depuis cet instant, le cœur du jeune homme est devenu une cible percée de mille flèches échappées de vos regards, et c'est lui qui, de sa propre main, a peint ce portrait pour l'offrir à la reine. Si Votre Majesté tient à se convaincre que je n'ai rien exagéré, qu'elle fixe un rendez-vous pour aujourd'hui, pour demain, pour le jour qui lui plaira, et elle verra celui dont je suis l'humble messagère. »

« Soundari rougit ; elle craignait de s'être trop avancée ; la nature féminine reprenait le dessus :

« — Au moins, tu es sûre qu'il m'aime ?

Le voir aujourd'hui ce serait bien prompt; demain peut-être. Sais-tu, Vénérable, que je fus jadis fiancée au fils du roi de Mithila ; nos mères étaient liées d'une tendre amitié; une guerre funeste vint détruire ces projets d'union. Le prince Oupahara fut enlevé, dit-on, des bras de sa nourrice et assassiné dans la montagne; j'épousai le roi Vikatavarma, cet homme odieux chez lequel aucune qualité morale ne rachète les disgrâces physiques. Il se targue de sa bravoure; c'est un soudard vaniteux et méchant peu habile à l'étude et maladroit, je t'assure, dans l'art de plaire. Ces jours derniers, il m'a gravement offensée; devant ta fille Pouchparika, il n'a pas craint de badiner avec une danseuse, plaçant lui-même des fleurs dans la chevelure de cette folle qui ose être jalouse de moi, et se croit l'égale d'une reine parce qu'elle a passé une nuit dans le sérail. Vivre avec un époux qu'on méprise et qu'on déteste, c'est intolérable. Décidément, je consens à voir demain ce jeune homme, à la tombée de la nuit, sous le berceau d'asôka qui est au centre du jardin des femmes. »

« Voilà, mon fils, ce que j'avais hâte de t'apprendre. Ai-je eu tort d'assurer à la reine que tu étais amoureux d'elle? En la voyant, tu ne regretteras pas l'aventure. »

— « Non, assurément; ce n'est pas à vingt ans, lorsque la jeunesse vous entraîne, qu'on fuirait devant la belle Soun-

dari. Si c'est une mauvaise action de séduire la femme d'autrui, ici le but justifie les moyens : je veux briser les chaînes de mon père. Dis-moi ce qu'il faut faire pour m'introduire dans le gynécée. »

Là-dessus, la bonne nourrice ne tarit pas ; elle entra dans les détails les plus minutieux, expliquant au prince à quelles places se tenaient les officiers chargés de la surveillance des bocages, et comment il devait s'y prendre pour les éviter. Pour pénétrer dans l'enceinte des jardins, il lui faudrait traverser un fossé, à l'aide d'une tige de bambou, escalader un mur et se diriger, à travers un labyrinthe, jusqu'au carrefour des sept allées où s'élevait le berceau d'asôkas.

Oupahara attendit la fin du jour suivant avec impatience ; bien des fois les récits de la religieuse se présentèrent à son imagination ; déjà, il pensait moins à ce pauvre roi, qui languissait en prison, qu'à cette reine impressionnable à laquelle une union disproportionnée avait fait deviner, sans les lui faire goûter, les douceurs d'un amour partagé.

A l'heure dite, le prince était devant le fossé qui entourait la demeure royale. Une tige de bambou, apportée d'avance par la suivante Pouchparika, servit au jeune homme pour traverser, dans les ténèbres, les eaux profondes ; il passa vivement sur ce pont mobile. Aussi leste qu'un léopard,

il sauta sur le grand portail; une échelle, oubliée à dessein par un jardinier, lui servit à descendre commodément; il était au cœur de la forteresse. Un instant il s'arrêta; un cri plaintif se faisait entendre; ce n'était qu'un couple de ramiers qui se faisaient de tendres aveux sur le bord d'un étang.

Suivant les conseils de la religieuse, Oupahara, dirigeant ses pas vers le nord, s'avança entre deux rangées de *Tchampakas*, si élevés et si touffus qu'on eût dit une rue bordée de hautes maisons, dont il était possible de toucher les deux côtés en étendant les bras. Puis, tournant brusquement à gauche, il s'enfonça dans une allée sablée, ombragée de Banians.

Sous les rayons de la lune, il vit de loin briller le sabre recourbé d'un chambellan qui prenait le frais. Vite, il se jeta dans une interminable avenue de manguiers qui bordait un lac. Quel instinct et quelle connaissance des lieux il fallait pour se diriger dans ces bocages pleins de piéges et de mystères! Heureusement, la patience est une des qualités indiennes. Le prince aperçut enfin le berceau d'asôkas, terme de sa course. Des lanternes de couleur l'éclairaient tout à l'entour; il écarta doucement les tiges fleuries qui masquaient l'entrée et pénétra dans l'intérieur; la reine n'était pas encore arrivée.

Tout était pour le mieux; quand on a

un rendez-vous avec une reine, c'est bien le moins qu'on l'attende. Le prince s'assit un instant pour reprendre haleine et regarder autour de lui. On devinait le lieu de prédilection d'une femme élégante. Au fond du berceau un lit de fleurs fraîches cueillies ; des feuilles de lotus, servant d'assiettes, couvertes de miel et de fruits ; sur un coussin de soie brodé, un éventail d'ivoire et une ombrelle de soie blanche ; à côté une aiguière remplie d'eaux de senteur, toutes ces choses exquises qui sont les complices de l'amour.

Soudain Oupahara distingua au loin des pas furtifs ; il se cacha derrière le tronc du gros asôka qui formait le berceau. Il voulait, invisible, surprendre d'un premier coup-d'œil celle qui venait à lui pleine de confiance. Apparemment elle avait bravé, en route, bien des dangers, car elle se précipita tout éperdue dans le bosquet et les Noupouras qui entouraient sa jambe résonnèrent joyeusement. Elle ne vit personne et de ses lèvres, comme d'un luth plaintif, s'échappa un gémissement.

— « Hélas ! dit-elle, on m'a trompée ! Mon cœur, pourquoi avez-vous cru à une chose impossible ? »

Comment la nourrice pouvait-elle parler avec si peu d'enthousiasme d'une beauté semblable ? Il fallait être bien refroidie par la vieillesse et la pénitence.

Quel peintre, quel poëte eût été digne de retracer tant de perfections : la liane gracieuse des sourcils qui semblait badiner en suivant le chemin des yeux, ces grands yeux dont l'amour avivait encore la flamme; la joue pâle comme la tige d'un roseau; la bouche fleurie qui s'ouvrait pour laisser passage à une haleine aussi pure que la brise du Malaya [1], et les cheveux, gerbe odorante qu'une course rapide avait précipités sur les épaules. Mais surtout que dire de sa taille mince, de son sein relevé, de sa démarche superbe, un peu appesantie par l'ampleur des hanches.

D'un coup d'œil, Oupahara embrassa toutes ces merveilles, et, sortant de sa cachette :

— « Ayez pitié de moi, femme charmante, s'écria-t-il, faites-moi vivre en attachant sur moi, qu'a mordu le serpent de l'Amour, ces longs yeux qui peuvent seuls fermer ma blessure. »

Prière superflue! Soundari n'éprouvait ni le besoin d'être persuadée ni l'envie de se défendre. Il faut songer à ce qu'avait été la vie de cette esclave couronnée et pardonner à une imagination développée par l'oisiveté du sérail; à des nerfs sans cesse en éveil sous un climat qui les excitait ou les brisait tour à tour; à un sang généreux

1. Montagne de l'ouest de l'Inde, où croît le meilleur bois de sandal.

où le soleil d'Orient avait allumé des passions redoutables.

Rien ne troublait le silence du bosquet; les espions qui veillaient d'ordinaire semblaient s'être endormis; la nuit prêtait aux deux amants ses complaisances mystérieuses. Le prince se jeta à genoux ; il était bien près de commander en maître.

— « Ah ! murmura-t-il, avant d'être à ce tyran odieux tu m'appartenais déjà, Soundari ; nous étions destinés l'un à l'autre ; je suis ton fiancé, le fils du roi de Mithila ! »

Ce fut le mot de la fin.

Le Kôkila chanta tout à coup l'hymne matinale. Le prince fit un mouvement d'inquiétude.

— « Vischnou, ma bien-aimée, nous a protégés cette nuit ; il faut nous séparer. »

Mais l'Indienne se révoltait ; comme un enfant mutin, elle se pendait au cou du bel Oupahara et de ses bras parfumés lui faisait un étroit collier.

— « Si tu pars, dit-elle d'une voix lente et grave, maître de mon âme, compte que ma vie s'en ira avec toi. Emmène-moi, sinon il n'y a plus moyen d'exister pour ton esclave !

— « Chère insensée, nous perdrions tout par une conduite si imprudente ; il faut avoir un peu de patience. Puisque tu m'aimes véritablement, écoute-moi. Nul n'est plus crédule que ton époux ; il croit

aux incantations magiques et aux œuvres des sorciers. Montre-lui le portrait que je t'ai envoyé ; persuade-lui que c'est un talisman qui a le don de métamorphoser et que la beauté dont cette image présente le modèle peut échoir à celui qui offrira un sacrifice en observant certains rites que je vais t'indiquer.

« Dis au roi qu'il devra jeûner le sixième jour de la lune ; la nuit venue, une cloche, suspendue aux branches de cet asôka, l'avertira de se rendre dans l'enclos des bocages, au carrefour où se croisent les sept allées ; qu'il vienne seul, sans astrologue ni chambellan ; insiste sur ce point ; il récitera les Mantras [1] d'usage devant le feu allumé par la main du Pourôhita [2] et alimenté avec du camphre, du sandal, de l'aloès, du beurre clarifié et une victime égorgée préalablement. Quand la grasse fumée s'élèvera vers le ciel en colonnes épaisses, le moment de la transformation approchera ; une dernière invocation aux éléments et aux divinités propitiatoires, et le roi revêtira la forme désirée. Vis-à-vis de ton époux, tu seras censée mettre la cloche en branle et, sous

1. Prières ou formules employées par les Brahmes dans les cérémonies religieuses et les incantations.

2. Chapelain attaché, dans l'Inde, à toutes les grandes familles.

ce berceau, assister, invisible, à la cérémonie ; mais en réalité, c'est moi qui prendrai ta place dans cette circonstance ; ne m'en demande pas davantage, le reste me regarde. Je compte sur toi, ma belle ; tu sauras, dans le silence du sérail, murmurer à l'oreille de cet imbécile les contes qui doivent l'attirer dans le piége ; cela ne te coûtera guère ; le mensonge, n'est-ce pas le lac aux eaux troublées au milieu duquel les femmes nagent si volontiers ? »

En parlant ainsi, l'œil d'Oupahara brillait du désir de la vengeance. Soundari devina que les desseins de son amant n'étaient pas d'une bienveillance extrême à l'endroit du roi, mais, tout entière à son amour, peu lui importait. Elle s'arracha, en soupirant, des bras du prince et regagna le palais du roi.

En retournant à la chapelle de l'anachorète, Oupahara ne rencontra sur son chemin qu'un lézard vert, excellent présage pour les mariages et les affaires de cœur.

Peu de jours après, un bruit étrange se répandit dans les villes et les campagnes : grâce à la vertu d'un talisman que possédait la reine, le roi, disait-on, allait changer de forme et devenir aussi beau qu'il était laid. Le peuple, les ministres, tout le monde se réjouissait ; au lieu d'un petit monstre on était flatté d'avoir un bel homme pour souverain. On s'extasiait sur la puissance des Mantras et on atten-

dait impatiemment le résultat de l'opération. La ruse, toute grossière qu'elle fût, avait réussi. En ce monde, il ne faut qu'un peu d'audace pour tromper les peuples; on leur a souvent fait accroire des choses moins innocentes que la transformation d'un Vikatavarma.

Le sixième jour de la lune, la nourrice vint de la part de Soundari avertir le prince que, cette nuit même, le roi se rendrait, sans escorte, dans les bosquets du gynécée. Plus exact encore au rendez-vous de la vengeance qu'à celui de l'amour, Oupahara se blottit sous le berceau bien avant l'heure convenue. Quand il vit le prêtre de famille s'éloigner, après avoir mis le feu aux piles de bois, le jeune homme agita la cloche [1] qui devait, messagère de la mort, appeler la victime. Elle résonna au milieu des jardins solitaires. Bientôt Oupahara aperçut le nain couronné qui s'avançait de toute la vitesse de ses petites jambes. En approchant du lieu du sacrifice, il ralentit le pas ; au dernier moment, un soupçon semblait s'être emparé de son esprit; il s'arrêta devant le bûcher qui flambait magnifiquement et regarda autour de lui avec méfiance; les despotes orientaux vivent dans des transes perpétuelles!

1. Dans l'Inde, de temps immémorial, les cloches ont été un des accessoires du culte.

— « Soundari, es-tu là? » murmura-t-il d'une voix un peu émue.

— « Certainement ; j'y étais bien avant toi, répondit-on de dessous le bosquet. »

Oupahara s'efforçait d'imiter la voix de la reine et, pensant avoir réussi de façon à produire l'illusion, il reprit avec plus d'assurance :

— « Cher époux, je t'avoue que j'ai réfléchi et que je me repens de mes folles promesses. Cette beauté obtenue, grâce à ma bienveillance, ne servira qu'à faire le bonheur de mes rivales. Ingrat! tu es inconstant comme l'abeille qui butine en tous lieux, et plus que jamais, tu vas délaisser la triste Soundari. »

— « Ne crains rien, séduisante créature ; mes transports, au contraire, ne feront qu'augmenter. Pardonne les infidélités que j'ai commises ; désormais je ne veux regarder d'autre femme que ma reine, ne fût-ce qu'en pensée ; hâte-toi, je t'en supplie, d'accomplir l'œuvre désirée. »

« Eh bien ! j'y consens ; par la vertu du talisman que je tiens dans ma main, les formes charmantes que tu as admirées vont passer en ta personne. Mais, auparavant, tu dois faire une confession à haute voix et décharger ta conscience de tous les secrets qui l'oppresse. Prends garde ; pas de restriction : de ton entière franchise dépend le succès de l'opération. »

« Soit ; peut-être la chose n'est-elle pas

aussi nécessaire que tu le prétends, mais, en échange de la beauté que tu vas me donner, je veux bien satisfaire ta curiosité. Mes secrets ne sont pas nombreux et mes projets sont des plus simples : faire étrangler quelques parents qui me gênent, déclarer, sous un prétexte fallacieux, la guerre à mon voisin, le souverain du Behar, lever un nouvel impôt, dévaliser un riche négociant qui possède le plus beau diamant connu, faire assassiner, dans un soulèvement, le chef de bourgade Katahali, très-influent parmi les agriculteurs, mais trop enclin à censurer ma conduite. « Ah ! j'oubliais : le frère de mon père, le roi de Mithila, que j'ai détrôné..... »

— « Qu'en veux-tu faire? »

— « Parbleu ! m'en débarrasser. Le pauvre homme s'ennuie depuis tant d'années dans sa prison ; il faut en finir ; mes ministres et moi nous avons décidé qu'on le ferait mourir avec des mets empoisonnés, et, pour ne pas mécontenter le peuple, nous répandrons le bruit que sa mort est le résultat d'une indigestion. Es-tu satisfaite? »

Oupahara bondit hors du bosquet :

— « Monstre, dit-il, c'est une action bénie des dieux que de trancher une pareille vie. Va dans un chemin digne de tes œuvres ! »

Et, d'un coup de cimeterre, il perça le

corps du misérable. Le bûcher, activé par des flots de beurre clarifié, reçut le cadavre qui fut bientôt méconnaissable. Etre brûlé de la sorte, c'était encore avoir les funérailles d'un roi, un peu précipitées, il est vrai.

Entrant immédiatement dans le personnage du défunt, le prince courut vers le palais.

Appuyée contre la vasque d'un jet d'eau, qui s'élevait au centre d'un parterre, Soundari attendait, pâle, inquiète.

— « Tu n'as plus désormais d'autre époux que moi, » lui dit Oupahara. La veuve se contenta de cette courte phrase et n'essaya pas de verser des larmes hypocrites.

Sur l'escalier d'honneur, les poëtes, les panégyristes, les astrologues, les médecins, les chambellans, étaient groupés pour saluer leur maître. Le premier médecin osa féliciter Sa Majesté du changement favorable qui s'était opéré en elle, quoique, se hâta-t-il d'ajouter, la personne royale fût loin d'être défectueuse auparavant. Restait à prendre possession du sérail; le roi y entra, tenant par la main sa première épouse.

Une lampe, aussi étincelante de pierreries que celle d'Aladin, éclairait faiblement la principale pièce du gynécée; les œils-de-bœuf, treillissés d'or, laissaient pénétrer, par de larges ouvertures, la fraîcheur de la nuit; de jeunes esclaves agitaient les

grands éventails suspendus au plafond, ou brûlaient des parfums dans des cassolettes d'argent; d'autres allaient et venaient doucement, dans la demi-obscurité, portant des urnes remplies de camphre, d'oucira [1] et de poudre de sandal pour les bains du lendemain. Les tuniques légères en soie de Chine ou les frais corsets tissés avec des filaments de lotus gisaient à terre. Enroulées, comme des chattes, sous leurs couvertures barriolées, les femmes du sérail dormaient déjà. Le collyre et le fard, détrempé par la moiteur du sommeil, glissaient sur leurs joues, mais elles avaient gardé tout l'attirail de la coquetterie : pendants d'oreilles, colliers, bracelets, ceintures et noupouras.

En un instant, la ruche fut sur pied. Ces dames, que la transformation du roi intéressait plus que personne, ouvraient des yeux de gazelles effarées : « Que notre seigneur est rajeuni et embelli, ma chère, se disaient-elles tout bas; nous n'avons pas perdu au change; mais, c'est égal, on le retrouve tout de même. »

Le défunt distribuait équitablement ses galanteries. Pour l'imiter, Oupahara fut obligé d'être poli et de trouver un mot aimable à dire à chacune de ces dames. Au fond, il avait hâte de se retrouver seul

1. Espèce de gazon odorant avec la racine duquel on fait un onguent rafraîchissant.

avec sa bien-aimée Soundari, et ce fut avec elle qu'il passa fort agréablement cette première nuit d'avénement au trône.

Le lendemain, c'était jour de conseil; les ministres arrivèrent avec mille génuflexions et mille compliments.

— « Messieurs, fit le roi, mes idées ont changé avec ma personne; vous savez que je n'avais pas de très-bonnes intentions à l'égard de mon oncle, l'ex souverain de Mithila. Maintenant, je prétends qu'il soit libre, qu'on lui restitue ce royaume, qui est le sien, et que nous lui obéissions comme à un père. »

Les ministres firent la grimace, insinuant qu'en politique la générosité était d'une habileté contestable. Sans les écouter, le prince reprit :

— « Je voulais aussi envahir le territoire du Behar. Après mûre réflexion, j'y renonce; l'instant n'est pas favorable; des soldats massacrés, des récoltes dévastées, des ennemis acharnés, voilà tout ce que j'y gagnerais. Il vaut toujours mieux se laisser déclarer la guerre que de la déclarer soi-même. »

Sur ces entrefaites, on vint annoncer au roi que le propriétaire du fameux diamant demandait à lui parler. Le négociant entra tout tremblant; il s'attendait à être dépouillé et à recevoir la bastonnade en guise de paiement. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le roi lui dit d'un ton affable :

— « Depuis longtemps, je désirais posséder ton diamant et, comme il ne me convient pas d'acheter une chose si précieuse au-dessous de sa valeur, nous ferons estimer cette pierre par des hommes expérimentés. »

Le chef de bourgade Katahali, mandé également, fut introduit à son tour; Oupahara alla vers lui :

— « Mon ami, tu m'as, toute ta vie, fait une opposition opiniâtre; mais les rois sont entourés de tant de flatteurs, qu'ils doivent savoir gré à ceux qui ont le courage de leur faire entendre, par hasard, la vérité. Pour te récompenser, je t'offre une place importante dans mon gouvernement. »

Cette fois, les ministres en prirent leur parti; ils se déclarèrent transportés d'admiration :

— « Comme c'est bien lui, notre vertueux, notre incomparable souverain, et comme nous le reconnaissons à ce dernier trait de générosité! »

Ces fonctionnaires, pleins d'indépendance, volèrent à la prison délivrer le vieux roi et la reine. La nourrice se chargea de conter à ses anciens maîtres l'histoire qu'on vient de lire. Au lieu du plus cruel ennemi, ils trouvèrent pour les recevoir le fils le plus tendre. Si Oupahara avait agi un peu légèrement avec la morale, la fin justifiait les moyens. S'effaçant

devant le pouvoir paternel, il se contenta d'être le prince héréditaire, mais il resta l'époux de Soundari.

Pour un cœur de vingt ans, l'amour vaut mieux qu'un trône.

Nous réclamons l'indulgence du lecteur pour le tour un peu vif de cette nouvelle; la faute en est au conteur indien qui s'est laissé souvent entraîner par son ardente imagination. Les Orientaux ont une façon réaliste de peindre l'amour qui peut choquer parfois les susceptibilités européennes. Peut-être trouvera-t-on que nous aurions dû promener davantage les ciseaux de la censure à travers l'œuvre de Dandi, mais nous avons craint de lui faire perdre sa saveur originale.

L'histoire dont il s'agit est empruntée à un recueil de nouvelles qu'on peut facilement détacher l'une de l'autre quoiqu'elles se relient par un fil comme les perles d'un collier. Dix jeunes princes se retrouvent après une longue séparation et se racontent leurs aventures. C'est un procédé de composition qui a généralement réussi, à commencer par l'Inde; nous lui devons ces jolis contes avec lesquels Sherazade sut endormir, pendant mille et une nuits, l'injuste vengeance d'un sultan jaloux. Plus tard, un poëte italien a supposé que, lorsque la peste décimait Florence, une troupe joyeuse s'était réfugiée à la cam-

pagne et oubliait les malheurs du pays en racontant des histoires un peu légères. Au bout de dix jours le fléau avait cessé, mais le *Décaméron* était né sous la plume de Boccace. A une époque plus rapprochée de nous, une spirituelle princesse fut arrêtée dix jours dans les gorges de Cauterets par un orage qui avait rompu tous les ponts du Gave. Pour prendre patience, les jeunes gens de la cour, assis sous de frais ombrages, improvisaient des historiettes au murmure des torrents. Bientôt les chemins redevenaient libres et les *Cent nouvelles* de Marguerite de Navarre étaient composées. Dix semble décidément le nombre fatal. Qui sait si Dandi n'a pas fait école ? Peut-être le poëte florentin et la reine du pays basque avaient-ils eu quelques notions des recueils de légendes orientales ?

L'histoire d'Oupahara n'est pas d'une moralité inattaquable, mais il faut rendre cette justice à l'auteur qu'il a tout fait pour atténuer les torts de son héros. En tuant le tyran qui a ravi le trône et la liberté au roi de Mithila, et qui veut encore lui ravir l'existence, Oupahara peut être considéré comme usant du droit de légitime défense. Et après tout, s'il a séduit la femme de son prochain, le jeune homme n'a fait que reprendre son bien ; Soundari avait été sa fiancée dès l'enfance. Sachons gré à l'auteur qui cherche une excuse à cet

amour coupable; nos romanciers n'y regardent pas de si près. Quant à la pieuse personne qui intervient dans des choses un peu profanes, elle ne déroge en rien aux habitudes que les auteurs indiens prêtent aux religieuses et aux ascètes du sexe féminin.

En résumé, dans cette œuvre légère, qui n'est pas sans analogie avec certains drames de Shakespeare il y a une peinture curieuse et une satire piquante des mœurs intimes du sérail de l'Inde ancienne. L'époque est relativement moderne; Dandi vivait quelques siècles après J.-C. Sans s'élever aussi haut que Kalidasa, cet auteur est très-estimé parmi ses compatriotes et nous avons voulu donner ici un spécimen d'un talent peu connu en France.





NALA ET DAMAYANTI

NALA, fils de Virasêna, qui gouvernait le royaume du Nichadha [1] était un souverain accompli. Sa beauté l'eut fait prendre pour l'amour descendu sur la terre; versé dans la connaissance des védas, généreux, brave, habile à conduire les chevaux et les éléphants, adoré des femmes, il était sans rival parmi les hommes. Une seule tache venait ternir ce soleil de perfections : Nala était possédé par la passion du jeu ; son royaume, ses sujets, il eût tout engagé sur un coup de dés. Heureusement les dieux qui le protégeaient lui avaient épargné jusque-là pareille faute.

A la même époque vivait une princesse

1. La situation de ce royaume n'est pas connue avec certitude, mais il ne devait pas être loin de celui de Vidarbha (aujourd'hui Behar) qui était le pays de Damayantî.

merveilleusement belle qu'on appelait Damayantî. C'était la fille chérie du vaillant Bhima roi des Vidharbains. Indra lui-même regardait avec complaisance l'aimable enfant et songeait à lui choisir un époux parmi les immortels qui sont les gardiens du monde. Mais la vierge royale avait d'autres pensées ; ses longs yeux se baissaient timidement lorsqu'on exaltait devant elle les mérites du roi de Nichadha. Nala, de son côté, rêvait souvent à cette petite princesse dont tout le monde vantait les grâces surnaturelles. Sans s'être jamais vus, les jeunes gens éprouvaient un plaisir indéfinissable à entendre parler l'un de l'autre, et leur imagination évoquait l'image inconnue qu'ils paraient de tous les charmes. C'est ainsi que le Dieu aux cinq flèches [1] excelle à se glisser sournoisement dans deux cœurs naïfs et confiants.

Sous prétexte de chasser, le roi s'enfonçait au plus épais des bois mais son arc et ses javelots restaient inutiles ; les cygnes, les oies, les gazelles passaient impunément devant lui : le gibier n'a rien à craindre d'un homme véritablement épris. Un jour, pourtant, hasard ou fantaisie, au milieu d'un goupe d'oiseaux voyageurs, Nala attrapa un beau cygne, et il se disposait à l'emporter. Quelle ne fut pas sa

1. Kâma ou l'amour.

surprise lorsque l'habitant des air, prenant une voix humaine, lui dit :

— Je t'en supplie, grand roi, épargne ma vie et rends-moi la liberté; pour reconnaître ce bienfait, je te promets de parler si bien en ta faveur à Damayantî qu'elle n'aimera jamais un autre homme que toi.

La main qui retenait l'oiseau s'ouvrit et la troupe ailée s'enfuit vers le royaume de Vidharba.

Entourée de ses nombreuses compagnes, Damayantî folâtrait dans les jardins du sérail. C'était au printemps; les arbres venaient de renouveler leur parure et se couvraient de pousses d'un vert tendre; les gazons étaient émaillés de fleurs fraîchement écloses. Tout à coup la princesse aperçut une volée d'oiseaux qui s'abattaient sur les bocages en lignes si serrées que l'air en était obscurci. L'agréable divertissement de donner la chasse à toute cette bande emplumée! Les belles rieuses de se mettre aussitôt à courir; c'est un vrai tourbillon ; femmes et cygnes sont confondus; on ne distingue rien que des cols qui se penchent; mais les malicieux oiseaux savent se dérober coquettement et fatiguer leurs charmantes adversaires. Dans cette course folle, Damayantî se montre la plus ardente. Le cygne qu'elle poursuit s'arrête enfin, et, s'élançant sur l'épaule arrondie de la jeune fille, lui murmure à l'oreille :

— Charmante princesse, il existe un roi, le plus beau des hommes, comme tu es la perle des femmes, c'est Nala le seul époux digne de toi.

Et agitant son plumage de neige, le cygne disparait mais la vierge reste frappée au cœur. Impossible de se le dissimuler plus longtemps : elle l'aime, ce héros, dont la renommée chante les louanges; une langueur, que les médecins ne peuvent guérir, s'empare de la princesse; les contours harmonieux de son beau corps s'amaigrissent; son visage se décolore; seuls, ses yeux brillent d'un feu étrange et semblent s'allonger sous le cercle bistré qui les entoure. Plus de sommeil la nuit, plus de jeux le jour ; désormais les compagnes de Damayantî sont impuissantes à la distraire; personne n'y comprend rien. On avertit le roi qui, mieux conseillé par la tendresse paternelle, s'avise que la princesse a quinze ans et qu'il est temps de la marier. D'accord avec les ministres, il fait proclamer à son de cloche le Swayambara [1] de sa fille bien-aimée.

Grand émoi au ciel et sur la terre parmi les dieux et les rois ; tous ceux qui ont le droit d'aspirer à la main de Damayantî se dirigent vers la capitale du Vidarbha ; Nala n'est pas le dernier à se mettre en

1. Assemblée où une jeune fille choisit parmi les prétendants à sa main celui qu'elle préfère.

route. Quatre dieux l'aperçoivent sur son char traîné par de magnifiques éléphants enguirlandés de fleurs. Les gardiens du monde restent en extase devant la beauté de ce mortel, et, descendant de la voûte céleste, ils l'arrêtent au passage :

— Naichada [1], tu nous as toujours été dévoué ; aujourd'hui, nous avons besoin de tes services ; sois notre ambassadeur dans une affaire importante.

— Que faut-il faire ? je le ferai, répond, sans hésiter, le pieux monarque.

— Regarde-nous, si tes yeux peuvent supporter l'éclat de notre gloire : tu as devant toi Indra, Agni, Varouna et Yama [2] qui aspirent à la main de la belle Dayamantî. Cours la prévenir de notre arrivée et défend nos intérêts de telle sorte qu'elle choisisse l'un de nous pour époux.

— Dieux immortels, qu'exigez-vous de moi ? Puis-je plaider votre cause, moi qui viens ici dans le même but ? Et d'ailleurs, quelle influence un homme peut-il avoir sur la femme qu'il aime éperdument ? Ma langue restera muette rien qu'en voyant celle qui s'est emparé de mon âme.

— Tu l'as promis ; tu ne peux plus t'en

1. Les dieux l'appellent ainsi du nom de son royaume.

2. Indra est le roi des dieux et le maître du tonnerre, Agni est le dieu du feu, Varouna le dieu des eaux et Yama le maître des enfers.

dédire ; allons, point de réplique ; obéis sans plus tarder.

— De grâce, seigneur Indra, une seule observation ; comment pourrais-je pénétrer auprès de la princesse ? Souvenez-vous que les appartements des femmes sont étroitement gardés et que les ordres du roi sont terribles.

— N'est-ce que cela qui t'arrête, mortel timide ? Indra saura bien t'introduire dans le gynécée.

Et, par la puissance du dieu, Nala se trouva à l'instant transporté dans l'intérieur du sérail. Le jeune homme resta quelques minutes étourdi d'un voyage si rapide.

C'était l'heure du repos ; les femmes de Damayantî s'empressaient encore autour d'elle. Les lampes venaient de s'éteindre et les œils-de-bœuf laissaient pénétrer librement la fraîcheur du soir. La vierge royale était étendue sur une couche de soie et de duvet de cygne, aussi légère que les nuées qui flottent dans l'air après les pluies d'automne. Les rayons de la lune caressaient doucement la gerbe dénouée d'une chevelure incomparable ; les prunelles étaient cachées sous les pointes vacillantes des cils noirs et les deux grands yeux, fermés au milieu de cette tête charmante, semblaient un lotus dans la corolle duquel se serait endormie une abeille. Les lèvres brillaient comme des rubis ; rien n'avait encore terni

leur rougeur éclatante, et la bouche d'un vainqueur ne leur avait jamais fait sentir son avide pression. Le pâle contour des joues ressemblait au bouton du Tchampaka avant qu'il ne soit devenu vermeil. Quelques gouttes de sueur glissaient çà et là sur les épaules, sur les bras et sur le sein que soulevait le feu de la jeunesse. Le corps souple reposait dans une attitude languissante et négligée.

Le héros tressaillit en surprenant les secrets de cette beauté sans tache. Fleur dont le doux parfum n'avait pas été respiré, fruit dont l'arome savoureux n'avait pas été goûté, Nala, devait-il renoncer à vous posséder et plaider une autre cause que la sienne?

Cependant, les femmes du sérail avaient jeté un cri en apercevant un homme; on avait précipitamment rallumé les lampes; la colère de ces demoiselles s'évanouit à l'aspect de Nala, et la bienséance put seule contenir l'expression de leur admiration.

Est-ce un homme? pensaient-elles. N'est-ce pas plutôt un Gandharva ou un Yakcha [1]?

Au bruit qui se faisait autour d'elle, Damayantî rouvrit les yeux et aperçut celui qu'elle n'avait encore vu qu'en rêve. Elle se souleva toute rougissante.

1. Gandharva ou musicien du ciel d'Indra. Yakcha, gardien des trésors du dieu des richesses.

— Parle vite ; qui es-tu ? A moins d'être venu sur l'aile d'un génie, comment es-tu entré ici ?

— Pardonne ma hardiesse, noble princesse; je suis envoyé près de toi par les dieux, et c'est grâce à eux que j'ai pu arriver jusqu'ici sans être vu. Indra, Agni, Varouna et Yama aspirent tous quatre à ta main et te pressent de choisir l'un d'eux pour époux.

Nala s'arrêta épuisé par l'effort qu'il venait de faire; il y a des missions pénibles à remplir. Un sourire candide s'épanouit sur le visage de Damayantî.

— Je respecte et j'adore les dieux, dit-elle, mais c'est toi seul que j'ai choisi pour époux ; je n'ai pas de plus grande richesse que moi-même et je me donne à toi, seigneur, en toute confiance. Ne l'as-tu pas deviné? l'amour me consume, et c'est dans l'espoir de devenir ta femme que j'ai fait convoquer l'assemblée des rois.

Devant cette tendresse si franche et si ingénue, le héros se sentait faiblir, mais, fidèle au devoir et à la foi jurée, il reprit :

— Comment pourrais-tu préférer un homme quand les immortels t'adressent leurs vœux? Tu les dédaignerais pour celui qui n'égale pas la poussière de leurs pieds? Tu refuserais Agni, le souverain des êtres, qui doit un jour consumer la terre; Yama, qui retient les hommes dans le devoir par la crainte des châtiments;

Varouna, le seigneur des eaux; Indra, le roi des dieux, le maître du tonnerre et le fléau des Dânavas [1]?

— Je t'aime, Nala; à mes yeux tu es plus grand qu'eux tous. Si tu me repousses, je chercherai dans le poison, le feu ou les eaux, le seul remède à ma douleur.

— Ah! mon amour égale le tien. Si je brûlais nuit et jour avant de te connaître, que sera-ce maintenant, fille incomparable? Mais, hélas! n'oublions pas que je suis venu ici pour défendre les intérêts des autres et non les miens. Si je trahis la confiance des dieux, ne crains-tu pas pour moi, ma bien-aimée, la vengeance de ces êtres puissants qui peuvent donner la mort?

Devant cet argument terrible, un ruisseau de larmes s'échappa des yeux de Damayantî; c'est la ressource suprême des femmes quand elles n'ont plus rien à répondre. La troupe des amies pleurait aussi. Qui ne se fut attendri sur ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre qu'un destin inflexible semblait séparer à jamais? Soudain la princesse releva la tête; l'espoir illuminait ses grands yeux dont l'éclat faisait pâlir la lumière des lampes :

— J'ai trouvé un moyen qui concilie tout; présente-toi demain à mon Swayam-

1 Titans, ennemis des dieux.

bara. Là, devant tous, je te choisirai pour mon époux. Les dieux n'auront rien à te reprocher et, s'ils éprouvent quelque dépit, leur colère retombera sur la seule coupable. Et maintenant, adieu noble guerrier ; sors au plus vite du sérail où l'on pourrait te surprendre.

Nala obéit, mais, sur le seuil de l'appartement, il se retourna une dernière fois ; penchée hors de sa couche, la vierge le suivait des yeux d'un air passionné qui semblait dire : « Je t'envoie mon cœur ; qu'il ne revienne plus ! »

Toutes les splendeurs asiatiques avaient été prodiguées pour la cérémonie du Swayambara. A l'heure dite, les rois se pressaient sous l'arcade qui donnait accès dans un amphithéâtre gigantesque. Au milieu une estrade, soutenue par des colonnes d'or, avait été élevée pour tous les prétendants. A les voir ainsi, planant sur la foule avec leurs bras robustes pareils à des massues, leur chevelure bouclée, leurs sourcils arqués, leurs yeux brillants, leurs guirlandes parfumées et leurs pendants d'oreilles étincelants de pierreries, l'œil était ébloui ; on eût dit de grands lions rassemblés sur la montagne. Damayantî parut la dernière, suivie des deux cents femmes, amies ou suivantes qui formaient son cortége habituel ; toutes portaient des parasols de soie et des bannières aux couleurs éclatantes. Un cri d'admiration s'é-

leva à la vue de la princesse plus belle que jamais. Parmi tous les prétendants, aucun, en ce moment, qui ne fit des vœux pour sortir vainqueur de ce tournoi pacifique. On proclama les noms des rois et ils défilèrent lentement devant la fille de Bhîma. Mais ici se produisit un incident étrange. Les dieux, usant de ruse, avaient pris tous quatre la forme de Nala et cinq figures identiques passèrent devant la jeune fille. Quelle angoisse! Comment s'y reconnaître? En cette occasion, Damayantî adressa aux dieux un appel qui fut entendu; la prière de cette âme pure, dont l'amour était si dévoué, toucha les immortels. Immédiatement, la jeune fille distingua les dieux avec tous les caractères qui leur sont propres : exempts de sueur et de poussière, le regard immobile et le corps ne touchant pas la terre [1], tandis qu'elle voyait Nala avec ses deux pieds appuyés sur le sol, son ombre s'allongeant sur le sable, ses yeux qui clignaient, son front humide de transpiration et ses guirlandes flétries. Elle marcha vers le héros, et, avec un gracieux embarras, lui jeta une guirlande autour du cou. Ainsi fût déclaré le choix de la vierge royale; les ap-

1. Suivant les Hindous, les yeux des dieux restent toujours ouverts sans aucun clignement; leurs pieds ne touchent pas la terre et leur corps ne fait pas d'ombre.

plaudissements de toute l'assemblée saluèrent le vainqueur, et les dieux confus s'enfuirent en riant ironiquement.

Dans le fond de l'âme, Bhîma regretta de ne pas être devenu le beau-père d'un Dieu, mais il n'opposa aucune résistance à l'hymen de Nala et de Damayantî. Les noces furent splendides. On célébra le sacrifice du cheval [1] et l'on fit toutes les offrandes usitées en pareil cas pour se rendre les divinités favorables. Puis le roi du Nichadha emmena sa jeune épouse dans ses Etats. Là, ce couple qui avait triomphé de tant d'obstacles, goûta le bonheur le plus parfait ; toutes les heures que le souverain pouvait dérober aux affaires il les passait avec Damayantî au milieu des jardins et des bois d'alentour. Deux enfants, un fils et une fille naquirent de cette union qui promettait une suite de jours heureux ; mais, ici-bas, toute félicité se paie cher, et ce bonheur si complet devait avoir un lendemain cruel.

Le génie malfaisant, nommé Kali avait, lui aussi, soupiré pour la princesse. En apprenant son mariage, il fut saisi d'une colère terrible et jura de se venger. La

1. L'Asvamêdha « sacrifice du cheval » n'avait lieu que dans les circonstances solennelles. Il était célébré par les rois qui avaient la prétention d'atteindre au pouvoir suprême d'un monarque universel.

cuirasse de vertus qui enveloppait Nala avait un défaut ; le roi était joueur ; nous le savons déjà. Ce fut par ce côté faible que s'introduisit l'ennemi. Il entra dans le corps du prince qui, plus que jamais, fut possédé de la passion du jeu. Il accepta avec empressement une partie de dés que vint lui proposer son frère Poushkara. Tous deux engagent le jeu, calmes, presque indifférents ; ce n'est d'abord qu'un passe-temps agréable, les dés sont agités d'une main joyeuse et un égal espoir anime les adversaires. Mais Kali est là qui veille ; la chance tourne vite contre le roi ; son or brut ou monnayé, ses chars, ses attelages, ses bijoux, ses vêtements, il perd tout, successivement. A chaque coup les dés retombent avec un bruit strident, marquant leur inimitié contre Nala ; on sent que c'est le désespoir qui les lance dans l'espace ; le joueur s'obstine. Il tremble, il chancelle ; depuis trois jours il n'a pris aucune nourriture et l'insomnie rougit les angles de ses paupières. On entend des cris au dehors : ce sont les ministres et le peuple qui veulent pénétrer auprès de leur souverain pour l'arracher à une lutte insensée. Ils forcent les portes et arrivent au moment où Nala n'a plus à perdre que son royaume. Dans son délire le malheureux n'entend ni les remontrances de ses conseillers, ni les supplications de celle qui eut tant de pouvoir sur son

cœur. Ses yeux hagards ne voient que les dés, il les menace, il les invoque, il espère toujours, et, tant qu'il lui restera un enjeu, sa main crispée agitera les instruments de sa ruine. La reine, le peuple, les dieux eux-mêmes du haut du ciel, suivent d'un œil fasciné cette partie suprême. Pour la dernière fois les dés retombent avec un bruit sinistre, c'en est fait : le beau royaume de Nichadha n'appartient plus à Nala. Poushkara regarde sa victime en ricanant :

— Poursuivons, dit-il; je t'ai gagné tout, excepté Damayantî. Eh bien! si tu m'en crois, fais ton enjeu avec Damayantî.

Mais le démon qui trouble Nala recule devant cette profanation de l'amour; sans répondre, l'infortuné arrache ses parures, les jette dédaigneusement aux pieds de son adversaire et s'enfuit d'un pas rapide. Damayantî vient de renvoyer, sous la garde d'un serviteur fidèle, ses deux enfants au roi Bhîma. Elle est à la porte du palais attendant son époux.

La terreur enchaîne les regrets du peuple. Le cruel Poushkara a menacé de mort quiconque essaierait de suivre le couple royal. Abandonnés de tous, Nala et Damayantî quittent la ville où ils ont régné. Ils marchent au hasard dans la forêt. La rage serre le cœur de Nala.

— O dés, s'écrie-t-il, noirs combattants qui vous emparez de l'âme du joueur,

vous qui ne cédez ni aux menaces ni aux prières, et devant qui les rois courbent la tête, charbons célestes qui me brûlez de désirs et de regrets, vous qui m'avez tout pris, je vous maudis, ô dés impitoyables [1] ! Et toi, femme innocente, dois-tu porter le poids de mes fautes ? Voici devant nous la route du Sud. Là bas, derrière les monts Vindhyas et la rivière Payôchnî, se trouve le grand royaume de Vidharbha. C'est là que tu dois vivre désormais auprès de tes parents.

— Viens-y donc avec moi, cher époux ; mon père sera heureux de nous offrir l'hospitalité et de réparer les torts de la fortune à ton égard.

— Y songes-tu ? Reparaître en mendiant dans ces lieux où je me suis montré avec toute la splendeur de la royauté ! implorer la pitié de ton père, moi qui me considère encore comme son égal !

— Eh bien ! alors je ne te quitterai pas. Roi puissant je t'ai aimé ; pauvre et sans ressources, combien je t'aime davantage ! Si je pouvais te faire oublier tes chagrins, le bonheur habiterait avec nous cette forêt désolée ; privés de tout bien nous serions riches encore ; il resterait à Nala mes bras pour le soutenir, ma voix pour le consoler et mon sein pour reposer sa tête.

1. V. l'hymne au dieu du jeu, dans le Rig Vêda traduit par Langlois, — 2e édit. p. 531.

— O Damayantî, les dieux ont fait la femme dévouée pour consoler l'homme affligé; je ne me plaindrai plus du sort, ma bien-aimée.

Depuis quatre jours les fugitifs marchent sans relâche; ils sont exténués de fatigue, de faim et de soif. Une cabane déserte se présente sur leur route; ils y entrent et tombent vaincus par le sommeil; mais bientôt Nala se réveille, Kali, le mauvais esprit, le travaille et lui souffle des pensées d'orgueil. « La voilà donc couchée sur le sol, sans natte et sans couverture, celle qui ne posait ses pieds que sur des tapis moëlleux; la boue et la poussière souillent son teint délicat que n'avaient jamais effleuré le vent ni la pluie. Nala a-t-il bien le droit de condamer à tant de privations l'illustre princesse qui l'a choisi entre tous? Vivre ainsi déchu, auprès de la femme aimée, quelle humiliation! mieux vaudrait mourir. Le roi va et vient dans la cabane; son cœur subit une lutte violente. Lui parti, Damayantî retrouverait sans doute de meilleurs destins; mais laisser seule dans les bois, exposée à la dent des tigres et des serpents, la douce créature qui s'est endormie confiante sous sa protection, aura-t-il ce triste courage? — Vingt fois il sort entraîné par Kali; vingt fois la tendresse le ramène. Le démon l'emporte enfin. Les yeux obscurcis par les larmes, le héros jette un dernier regard sur celle

qu'il abandonne. « Femme adorée, s'écrie-t-il, puissent les dieux t'environner de leur protection! Puisses-tu, loin de Nala, trouver le bonheur qu'il n'a pas su te donner! »

Et cette fois, il s'enfuit éperdu sans oser tourner la tête.

Vers le matin, Damayantî s'éveille souriante; ses yeux cherchent Nala; elle l'appelle doucement d'abord, puis avec des cris perçants; les échos se répètent les accents déchirants qui se pressent sur ses lèvres. « Quoi! est-ce possible? O Nala, aurais-tu profité de mon sommeil pour m'abandonner, comme l'éléphant qui délaisse sa compagne dans la forèt solitaire? T'aurais-je offensé, ô mon seigneur? Me suis-je plainte jamais? Mes pieds ne t'ont-ils pas suivi à travers les ronces qui les déchiraient? Hier, oubliant la faim qui me torturait, n'ai-je pas endormi tes souffrances avec mes caresses? Mais je suis folle de m'inquiéter. Tu n'es pas parti; caché derrière un buisson tu épies ma douleur; tu m'entends pleurer et tu ne viens pas me consoler, ingrat! c'est un jeu cruel; cesse-le au plus vite.

Et, de nouveau, elle s'élance en courant comme une antilope qui veut rejoindre son troupeau, mais bientôt elle ne peut plus douter de la triste vérité.

— « Hélas! dit-elle, ce n'est pas lui qui est coupable; il est plus à plaindre que

moi, que deviendra-t-il privé de sa compagne ? »

Dévoûment sublime de l'amour véritable! Elle s'oublie elle-même et cherche des excuses pour celui qui l'a précipitée dans le malheur. Damayantî n'a pas aperçu un serpent boa qui se jette sur elle et veut la mordre. Les cris de l'infortunée sont entendus par un chasseur de gazelles ; il accourt et dirige sur le reptile sa flèche acérée ; la bête tombe immobile. La princesse, qui s'était évanouie, rouvre les yeux. Sa faiblesse et le désordre de ses vêtements la rendent bien séduisante ; les perfections de son corps se révèlent sous les haillons ; son sein nu se soulève tout palpitant ; ses beaux cils recourbés se lèvent languissamment et sa voix devient plus douce encore en remerciant son libérateur. Pour rester insensible, au fond des bois, dans un tête-à-tête avec une pareille beauté, il faudrait la vertu d'un saint. Dayamantî devine la pensée qui trouble le chasseur ; d'un geste, elle repousse violemment l'audacieux qui roule à l'instant sur le sol, pour ne plus se relever, tel qu'un arbre fracassé par la foudre. Comme toujours, les dieux étaient venus en aide à leur protégée. Elle reprend sa course ; la vue des tigres aux grandes mâchoires l'effraie moins que celle des hommes aux passions criminelles. Elle rencontre sur sa route des troupeaux de buffles et d'éléphants, des ours, des lions, des

léopards, des panthères, sans compter les sauvages, les voleurs, les Rakchas [1] aux formes hideuses. Elle meurtrit ses membres délicats aux branches entrecroisées des arjounas, des bambous, des jambousiers et des buissons épineux. Elle gravit des rochers; elle s'égare dans des grottes; elle entend bruire des torrents et bouillonner des cascades; elle traverse des marais; côtoie des étangs, des lacs, des rivières. Partout elle redemande son époux, tantôt s'adressant à l'arbre asôka qui détruit le chagrin [2], tantôt au mont Vindhya, porte-étendard de la forêt dont les cent pics divisent les nuages.

Après toutes sortes de mauvaises rencontres, elle arrive auprès d'un hermitage. Là, de paisibles anachorètes vivent dans la contemplation des choses divines. La princesse leur conte son histoire et finit en leur adressant cette prière : « Que les pieux solitaires qui voient l'avenir, grâce à leurs austérités, lui disent si elle reverra Nala; autrement, elle ne veut plus avoir rien à démêler avec la vie. »

— « Tu reverras Nala, » répondent en chœur les hermites, et, soudain, les feux consacrés, les cabanes, et jusqu'à la rivière qui coulait à travers la prairie, tout disparaît. Est-ce un rêve? Est-ce un mirage

1. Génies malfaisants, espèces d'ogres.
2. Asôka, en sanskrit, signifie « sans chagrin ».

qui s'évanouit? La fugitive se retrouve seule dans la forêt. Elle erre encore quelques jours au bout desquels elle aperçoit une caravane qui cherche un gué pour traverser un fleuve. L'œil égaré, pâle, amaigrie, ses vêtements en lambeaux, sa chevelure souillée de poussière, Damayantî s'approche. Son aspect n'est pas fait pour inspirer la confiance; plusieurs voyageurs se sauvent en criant. Mieux avisé, le chef de la caravane devine dans cette mendiante une femme d'un rang élevé.

— « Es-tu la déesse de ces bois ou l'épouse de ce fleuve, » lui demande-t-il.

A cette question, la fille de Bhîma répond par une autre question :

— « Homme vénérable, as-tu vu un guerrier aussi majestueux que le lion qui secoue sa crinière? C'est le roi Nala, mon époux, que je cherche nuit et jour. »

Le chef de la troupe répond qu'il n'a rencontré sur sa route que les animaux de la forêt.

Depuis longtemps, la caravane est en marche, mais elle touche au terme de sa course, et bientôt elle arrivera à Tchêdi, capitale des Etats du roi Soubahou. Damayantî obtient la permission de se joindre aux voyageurs.

Un soir, ils campaient sur les bords d'un lac tout parfumé de lotus. Là se trouvaient en abondance du bois pour se chauffer; des eaux fraîches pour étancher

la soif; de grasses prairies pour le bétail, des fruits et du gibier pour les hommes. Tandis que la caravane fatiguée s'endormait après un bon repas, un troupeau d'éléphants sauvages accourt pour boire dans le lac. De loin, ils sentent la présence de leurs pareils attachés avec des cordes; entraînés par l'instinct, ils se précipitent sur eux ivres de fureur et d'amour. Quel choc impétueux! On dirait les pics détachés d'une montagne qui s'écrouleraient du sommet à la base. Des clameurs s'élèvent de toutes parts. Les hommes, jeunes et vieux, les enfants et les femmes, encore engourdis par le sommeil, fuient au hasard, se frappant le front contre les arbres ou s'abîmant dans des trous. Les chameaux affolés se heurtent les uns contre les autres; les sacs de marchandises éventrés laissent échapper l'or et les pierreries; le feu qui vient de prendre achève le tumulte. Au comble de la rage, les éléphants brisent tout avec leur trompe et leurs défenses, broient sous leurs pieds hommes, bêtes, marchandises, et piétinent dans une boue sanglante. Quand le danger est passé, on se compte les uns les autres; ceux qui survivent ont perdu leur fortune et leurs parents : « Quoi, se disent-ils, les planètes nous étaient favorables; qui a pu causer un tel désastre? Bien certainement c'est cette grande femme à l'œil égaré qui nous a jeté un sort; c'est

une Rakchasi, il faut la tuer à coups de pierre. »

Cachée derrière un arbre, Damayantî entend ces menaces et elle se sauve à travers la forêt. « Ils ont raison, s'écrie-t-elle; je porte malheur à tous ceux qui m'approchent. Quelle faute ai-je donc commise pour être en butte à tant de misères? Serait-ce une vengeance des dieux que j'ai refusés de choisir pour épouser Nala? »

Un soir enfin, la fugitive arrive dans la ville de Tchêdi. Les habitants sont réunis sur les places publiques pour prendre le frais; ils regardent passer avec étonnement cette femme aux vêtements déchirés, aux cheveux épars, qui marche comme une insensée; les enfants se mettent à l'injurier et à la poursuivre. De la terrasse du palais la mère du roi a vu ce divertissement cruel, et elle envoie sa nourrice pour arracher la pauvre femme aux persécutions de la foule. Damayantî est introduite dans le palais.

— « O toi, lui dit la reine, qui as les yeux aussi grands que ceux d'une déesse et qui, sous tes haillons, brille comme l'éclair au milieu des nuages, dis-moi, n'es-tu pas une immortelle ? »

Instruite par l'expérience, Damayantî juge prudent de dissimuler sa haute naissance.

— « Grande reine, répond-elle, je suis une humble ouvrière qui, depuis plusieurs

mois, erre dans la forêt, me nourrissant de fruits sauvages et reposant ma tête où la nuit vient me surprendre. J'avais un époux que j'aimais tendrement. Possédé de la passion du jeu, il perdit tout notre avoir et s'est enfui au loin pour cacher sa confusion. Depuis ce moment, je n'ai pas pris un jour de repos et je cours le monde pour retrouver celui qui m'a délaissée. »

La bonne princesse, tout attendrie, embrasse Damayantî :

— « Sèche tes larmes; tu resteras avec nous. Ma fille Sounandâ a ton âge, et tu seras sa compagne. Ne désespère pas de l'avenir ; nous enverrons partout des messagers pour découvrir la retraite de ton époux. »

La jeune femme accepte avec empressement ces offres inespérées. La voilà désormais à l'abri de tout danger. Revenons à Nala que nous avons laissé au comble du désespoir.

Peu après avoir quitté Damayantî il vit devant lui une forêt embrasée; chose étrange, du milieu des flammes une voix criait : « Nala! Nala! » Le héros entre résolûment au cœur de l'incendie et aussitôt un énorme serpent bleu lui dit :

— « Que les dieux soient loués pour t'avoir amené en ces lieux, auguste prince. Apprends que je suis le roi des serpents. Je fus maudit, jadis, pour avoir manqué d'égards envers l'ascète Narada et condamné

à rester ici immobile pendant des milliers d'années jusqu'au jour où tu viendrais me délivrer. Pour te prouver ma reconnaissance, guerrier magnanime, je t'indiquerai les moyens de chasser le démon qui te possède. Rends-toi à la ville d'Ayodhya, auprès du roi Ritouparna. Présente-toi à lui comme un cocher habile dans l'art de conduire les chevaux ; tâche de t'insinuer dans les bonnes grâces du souverain et, en échange de tes services, il t'apprendra la science des dés qui n'a plus de secrets pour lui. Tu pourras alors regagner ton royaume à l'indigne Poushkara et goûter encore le bonheur auprès de ta bien-aimée. Mais, avant tout, tu vas, par l'effet de ma puissance, changer de forme ; regarde-toi dans cette source, tu n'es plus le héros Nala, aux longs bras et à la vaste poitrine : tu es le cocher Vahouka [1] aux membres grêles et difformes. Ne t'en inquiète pas : voici une couple d'habits célestes ; tu n'auras qu'à les revêtir quand tu voudras reprendre ta forme primitive.

Et, sur ces mots, le serpent disparaît dans les broussailles. Huit jours après, Nala, fidèle aux instructions reçues, se

1. Les cochers, très-estimés à la cour des princes Indiens, remplissaient aussi parfois les fonctions d'écuyer. Dans la mythologie indienne, Matalî, le cocher d'Indra, est considéré comme un très-grand personnage.

présenta devant Ritouparna et fut accepté sans difficulté pour diriger les écuries royales. Plus malheureux que Damayantî, il éprouvait un chagrin grandi par le remords. La nuit, à l'heure où d'habitude il s'endormait auprès de sa compagne, ses gémissements redoublaient et il dépeignait sa douleur dans des slôkas [1] harmonieux.

— « Pauvre fou que je suis, coupable envers une épouse dévouée, le sommeil fuit ma paupière, sans cesse je me rappelle ma bien-aimée si douce et si belle, dont le corps délicat a peut-être été broyé sous la dent des animaux féroces. »

Cependant, le roi Bhîma avait promis une récompense de mille vaches à celui qui retrouverait son gendre et sa fille. Les Brahmanes saisissant avec empressement une occasion de s'enrichir, partent en grand nombre pour les pays étrangers, et l'un d'eux, favorisé par le hasard, va dans la ville de Tchêdi. Reçu au palais, il reconnaît immédiatement, dans la suivante de l'une des princesses, la fille de son souverain ; un signe rouge qui s'épanouit entre les deux sourcils, sur le front pâle de Damayantî, ne peut laisser aucun doute au Brahmane ; il proclame devant tous le rang de cette inconnue si bien accueillie à la cour.

1. Stance de deux vers s'adaptant à toutes les mesures.

— « C'était un pressentiment, s'écrie la reine, en serrant la jeune femme contre sa poitrine, ta mère est ma sœur, nous sommes les filles du roi Soudâman, et je t'ai vue enfant dans le palais de mon père. Tout ce que nous possédons est à toi. »

La princesse remercie, mais elle ne demande qu'une chose : c'est d'être reconduite chez les Vidarbhains. Elle part, et son voyage est moins accidenté que celui qu'elle a fait à travers la forêt. En vain ses parents la reçoivent avec joie ; en vain ses jeunes amies s'empressent autour d'elle, rien ne peut la distraire, elle pleure nuit et jour. Si elle pouvait oublier Nala, les deux enfants, qui sont l'image vivante du héros, le lui rappelleraient sans cesse.

D'après son désir, de nouveaux messagers s'en vont de tous côtés visitant les palais, les cabanes, les hermitages ; ils ne viennent à bout de rien découvrir. L'un d'eux, pourtant, raconte qu'il s'est entretenu avec le cocher du roi Ritouparna et que cet homme semble s'être ému au nom de Nala. C'est un bien faible indice, mais le cœur de Damayantî s'y rattache avec énergie.

— Retourne dans la ville d'Ayôdhya, dit-elle au messager, annonce qu'un nouveau Svayambara aura bientôt lieu, et que la princesse Damayantî, ne sachant si Nala vit encore, veut choisir un second époux.

Le Brahmane obéit. En apprenant la nouvelle, Ritouparna fait appeler son cocher et lui demande s'il peut le conduire en vingt-quatre heures chez les Vidharbains. Le roi aspire à la main de la princesse et n'en fait pas mystère à Vahouka. Peut-il se douter qu'il a devant lui un rival qui a le droit d'être jaloux? La punition de Nala est terrible. Il s'efforce de cacher les angoisses qui le déchirent.

— Misérable que je suis! pense-t-il. Le chagrin a-t-il donc égaré l'esprit de ma bien-aimée? Est-ce un moyen qu'elle emploie pour me ramener à elle? ou bien, hélas! la nature des femmes est si inconstante, mon offense a-t-elle détruit son amour et veut-elle chercher dans d'autres liens le bonheur que je lui ai ravi? En tout cas, je profiterai du désir de Ritouparna; j'irai dans la capitale du Vidharbha et je saurai démêler la vérité.

Sans perdre un instant, il entra dans l'écurie. Il choisit quatre chevaux de race, nés sur les bords de l'Indus, pleins de vigueur et de feu. Il les attèle, les flatte doucement avec la main, et, sitôt que Ritouparna est monté dans le char, il les lance à travers l'espace. Les coursiers traversent les montagnes, les forêts, comme des oiseaux qui fendent l'air. Le roi stupéfait se demande si cette vulgaire enveloppe de Vahouka ne cache pas Matali, le cocher d'Indra. Vers le soir, Nala arrête un ins-

tant le char pour laisser souffler les chevaux. Le royal voyageur prend patience en examinant un arbre de l'espèce Vibhitaka.

— Mon ami, dit-il à son cocher, personne n'est plus habile calculateur que ton maître. Tu vois cet arbre, mais tu es incapable de distinguer à l'instant le nombre de fruits qu'il porte. Eh bien, moi, je te le dirai sans hésiter ; il y a, sur les branches principales, et sur les rameaux qui les accompagnent, deux mille cent fruits moins cinq.

— Afin de vérifier cet étonnant calcul, permets-moi, seigneur, d'arracher l'arbre pour compter plus à l'aise. Qu'Indra me protége ! C'est merveilleux, le compte est juste : pas un de plus, pas un de moins !

— Et que dirais-tu si tu me voyais engager une partie de dés ? Rien ne résiste à la puissance de mes combinaisons ; je sais déjouer les ruses des adversaires les plus adroits et gagner sans la moindre peine.

— Je t'en supplie, grand roi, donne-moi la science des dés et, en échange, je te donnerai celle des chevaux.

— J'y consens, mais tu me jures que demain, avant le coucher du soleil, nous serons chez le roi Bhîma.

— Par les seize grands royaumes du Djamboudvipa [1], je te le jure, Vahouka tiendra sa parole.

1. Selon les légendes, les seize principaux royaumes de l'Inde ancienne.

La leçon commence; l'élève prête une oreille attentive et profite si bien de l'enseignement du roi que le démon Kali se sent vaincu et prend le parti de quitter le corps de Nala. Le faux-cocher remonte vivement sur son siége; la fièvre et l'oppression qui le tourmentaient ont disparu; il est sûr maintenant de regagner son royaume quand il le voudra. Le char vole de nouveau et, le lendemain, à l'heure dite, il entre dans la cour du palais avec un bruit pareil à celui du tonnerre. La foule accourt enthousiasmée ; il n'est pas jusqu'aux paons perchés sur les toits ou aux éléphants dans les écuries, qui ne poussent des cris joyeux comme si les nuages apportaient la pluie. Du fond de son appartement, Damayantî distingue ces clameurs ; elle tressaille; on dirait qu'elle devine l'approche du bien-aimé. Nala seul, pense-t-elle, savait ainsi faire rouler un char ; et elle envoie aux informations sa fidèle suivante Kécinî.

En ce moment Nala remplissait ses fonctions en conscience; il venait de dételer ses chevaux, de les panser suivant la règle, et, après leur avoir rendu la vigueur, il s'occupait à faire son lit sur le siége du char remisé sous un vaste hangar.

Une suivante n'est jamais embarrassée pour lier conversation :

— La princesse désirerait connaître le motif qui amène les illustres voyageurs.

Nala, en garde contre tous les piéges, répond froidement que le roi Ritourparna est venu pour le Swayambara de la fille de Bhîma. Et, sans plus s'occuper de celle qui le considère avec une curiosité mal déguisée, il va prendre de l'eau dans les urnes pour laver le char. Kécini ne se décourage pas :

— N'y a-t-il pas chez le roi votre maître un cocher qui avait été au service de Nala et qui semblait connaître ce qu'était devenu l'époux de Damayantî?

— On t'a trompée, jeune fille. Nala erre inconnu dans le monde; personne ne peut savoir où il se cache.

— Pourtant le Brahmane Soudêva est digne de foi. A l'en croire, cet homme disait que la princesse ne devait pas s'irriter contre son époux, mais, au contraire, le plaindre d'être tombé dans une pareille infortune. N'essaie pas de le nier : cet homme c'était toi, Vahouka; suis-moi et viens répèter à ma noble maîtresse les paroles que tu as prononcées devant le Brahmane.

A cette proposition, le flegme de Nala s'ébranle et d'une voix étouffée par les larmes, il répond :

— Eh bien, si je l'ai dit, je le répète : abandonnée de son époux, une femme de haute naissance ne se livre pas à la colère; les épreuves de la vie sont le triomphe de sa vertu et Nala était assez frappé sans que

le sort lui réservât cette douleur suprême d'être trahi par celle qu'il avait choisie devant le feu sacré à la face des dieux.

Kécinî s'empresse de rapporter fidèlement cet entretien à sa maitresse. Le cœur de Damayanti flotte entre le doute et l'espérance.

— Tentons, dit-elle, une nouvelle épreuve. Dans le malheur un homme peut feindre la joie; il peut sourire aux insultes, garder un visage calme au milieu des tortures, mais présentez à un père les enfants qu'il n'a pas vus depuis longtemps, il se trahira toujours. Conduis mes deux enfants au cocher Vahouka.

La princesse était bien inspirée. En reconnaissant les deux petites créatures qui lui tendent les bras, un cri spontané, irrésistible, s'échappe de la poitrine de Nala. Confus de s'être ainsi laissé surprendre il se tourne vers la suivante :

— Je t'en prie, laisse venir sur mes genoux ces enfants qui ressemblent trait pour trait à ceux que j'ai perdus.

Et il couvre de baisers son fils et sa fille, mettant son langage à leur portée, riant, pleurant, et se livrant à tous ces enfantillages qui font le bonheur des pères.

— Plus de doute, madame, s'écrie Kécinî en retournant auprès de la princesse; sous les traits du cocher Vahouka se cache le héros Nala; si vous aviez entendu le cri que l'émotion lui a arraché, si vous aviez

vu les caresses qu'il prodiguait à vos enfants !

Pour toute réponse la tremblante Damayanti donne l'ordre d'aller chercher le cocher de Ritouparna et de l'introduire immédiatement.

Qu'il est parfois difficile de feindre! Tandis que Vahouka baisse la tête et garde l'attitude respectueuse d'un subalterne mis en présence d'une grande dame, la fille de Bhîma tâche de se composer un visage calme. Pendant un instant les deux époux s'examinent douloureusement; leur silence est plus expressif que bien des paroles. Si Damayantî écoutait son cœur elle serait déjà aux pieds de celui auquel elle a tant à pardonner, mais elle veut tenter une nouvelle épreuve et, d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir :

— Vahouka, as-tu jamais vu un homme connaissant le devoir abandonner la nuit au milieu d'une forêt déserte la mère de ses enfants, l'épouse innocente et dévouée qui l'avait choisi entre tous à la face des dieux ?

Devant cette terrible accusation, Nala oublie son rôle.

— Attends pour me juger, s'écrie-t-il; si j'ai perdu aux dés mon royaume, si je t'ai délaissée c'est qu'une malédiction pesait sur ma tête, c'est que j'étais possédé du méchant démon Kali. Mais toi qui avais ton libre arbitre, toi que rien n'aveuglait,

tu as voulu briser nos liens ; tes envoyés ont proclamé par toute la terre que la princesse Damayanti allait choisir un second époux. Ritouparna accourait ici plein d'espérance ; demain les princes de l'Orient viendront, comme jadis, se disputer ta main. Femme vindicative, tu t'es bien vengée du misérable qui n'a cessé de t'aimer !

N'est-ce pas là le caractère des hommes d'oublier qu'ils sont coupables pour devenir accusateurs ? L'orgueil de Nala s'emporte sur l'ombre même d'un soupçon, mais, dans cette injustice, Damayanti ne voit que la jalousie qui lui prouve encore l'amour.

— Ah ! dit-elle, tu es toujours celui que j'ai préféré aux dieux, et ce Swayambara qui t'irrite n'était imaginé que pour te ramener à moi. Tout à l'heure, si j'ai osé parler avec l'accent du reproche, c'était pour que tu te trahisses enfin ; pardonne : c'est la première fois qu'une plainte s'exhale de mes lèvres. Que le vent qui erre dans le monde, que l'astre aux rayons chauds qui féconde la terre, que l'astre aux rayons froids qui éclaire la nuit brisent à l'instant ma vie si jamais j'ai commis une action indigne de toi. O divinités qui toutes trois soutenez le monde, je vous invoque ; levez-vous comme des témoins ; dites que c'est la vérité qui sort de ma bouche ou abandonnez-moi sans retour.

Cet appel désespéré venait d'être jeté au ciel, lorsqu'une voix s'éleva dans les airs :

— Nala, ne conserve aucun soupçon à l'égard de Damayanti ; le trésor de sa vertu fut bien défendu ; pendant trois ans nous avons été les témoins et les gardes de cette épouse fidèle. La fille de Bhîma est digne de ton amour ; unis-toi à elle comme par le passé et aime-la davantage s'il est possible.

La voix divine parlait encore et une pluie de fleurs tombait du ciel ; les tambours des dieux résonnaient en signe d'allégresse ; Nala, revêtant la robe immaculée, don du Nâga, reprenait possession de sa forme naturelle et venait tomber entre les bras de sa compagne. Le lendemain la cité s'éveillait tout en fête comme au jour du mariage de Nala, les rues étaient jonchées de fleurs et les maisons pavoisées d'étendards.

Ritouparna, confus d'avoir traité en subalterne un des plus grands monarques du monde, offrit de nouvelles leçons à Nala qui devint passé maître dans l'art de lancer les dés. Après un mois consacré aux plaisirs, le héros prit congé de Bhîma et, suivi de Damayantî, il s'en alla demander une revanche à l'usurpateur Poushkara. Inutile de dire qu'en une seule partie il reconquit son royaume et gagna non-seulement les richesses mais la vie de son adversaire. Plus généreux que Poushkara, il n'abusa

pas de sa victoire et renvoya son frère comblé de cadeaux. A dater de cette époque, la fortune sourit constamment à Nala ; il avait payé sa dette au malheur et expié le bonheur d'avoir été préféré aux dieux par Damayantî. Les hommes énergiques, que fuit la prospérité, ne s'abandonnent jamais au désespoir et savent un jour ou l'autre triompher des destins contraires.



La légende de Nala et Damayantî est une des plus célèbres de la littérature indienne et nous avons voulu mettre le lecteur à même d'en juger. Mais ici, au lieu de développer, comme dans « la Courtisane et le pieux Bouddhiste, » une légende de deux pages, il nous a fallu résumer le tiers environ d'un volume, retranchant, choisissant au milieu des richesses prodiguées par le poëte.

L'épisode dont il s'agit est emprunté à une épopée qui ne compte pas moins de deux cent mille vers. Suivant un procédé de composition familier aux Orientaux, le Mahâbhârata se compose d'une foule d'histoires qui viennent se mêler au sujet principal : la guerre civile entre deux branches d'une race souveraine. Les Indiens se plaisent à attribuer à un seul homme leur poëme favori, mais nous croyons que c'est pure fantaisie ; plusieurs auteurs ont dû se réunir pour élever ce monument gigantesque qui personnifie admirablement le génie de l'Inde ancienne et qui remonte un peu moins haut que les œuvres d'Homère. Mais les deux chefs-d'œuvre, qui

s'apellent l'Iliade et l'Odyssée, réunis, forment à peine soixante mille vers ; les héros de la guerre de Troie sont plus près de l'humanité que les Bharatides et l'Olympe, tout brillant que nous l'ai décrit Homère, n'est pas riche en divinités comparé au panthéon indien.

Faisant la part de l'exagération orientale il faut reconnaitre que la légende de Nala et Damayantî est pleine de sentiment et de grandeur ; le personnage de l'épouse est sublime et l'on ne peut guère lui opposer que Savitri, une autre héroïne du Mahâbhârata, qui poursuit Yama le dieu de la mort pour lui arracher l'âme d'un époux adoré. Que le public ne s'y trompe pas et que les maris d'Occident n'envient pas trop le sort des maris d'Orient ; ces modèles d'affection conjugale existent surtout dans les poëmes. Si les femmes suivaient leur époux sur le bûcher funèbre, c'était pour obéir au respect humain, pour échapper à un sort misérable et non à cause des regrets que le défunt leur inspirait. Dans l'Inde, plus que sous toute autre latitude, ces êtres charmants sont irritables, quinteux, passionnés, fous ; ils ont besoin d'être tenus en tutelle et d'obéir à un joug. Ce joug, ils le subissent, mais naturellement ils le détestent. L'abbé Dubois affirme n'avoir pas rencontré pendant vingt-cinq ans de ministère, à travers ses pérégrinations dans l'Inde, un seul ménage véritablement heu-

reux. La mode européenne est décidément la meilleure, et mieux vaut encore la galanterie chevaleresque du moyen âge que l'égoïsme brutal qui réduit les femmes à la condition d'esclaves.

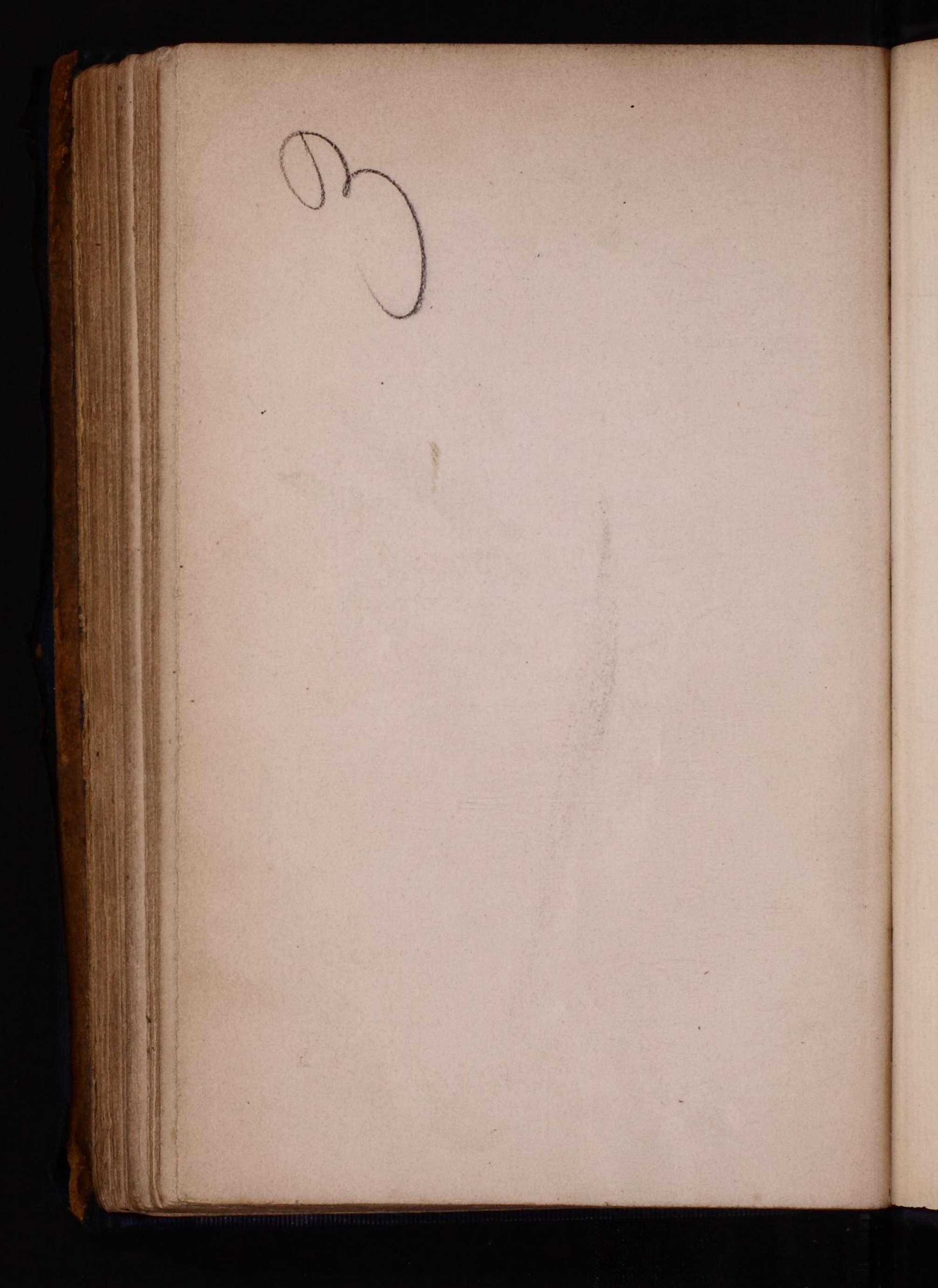


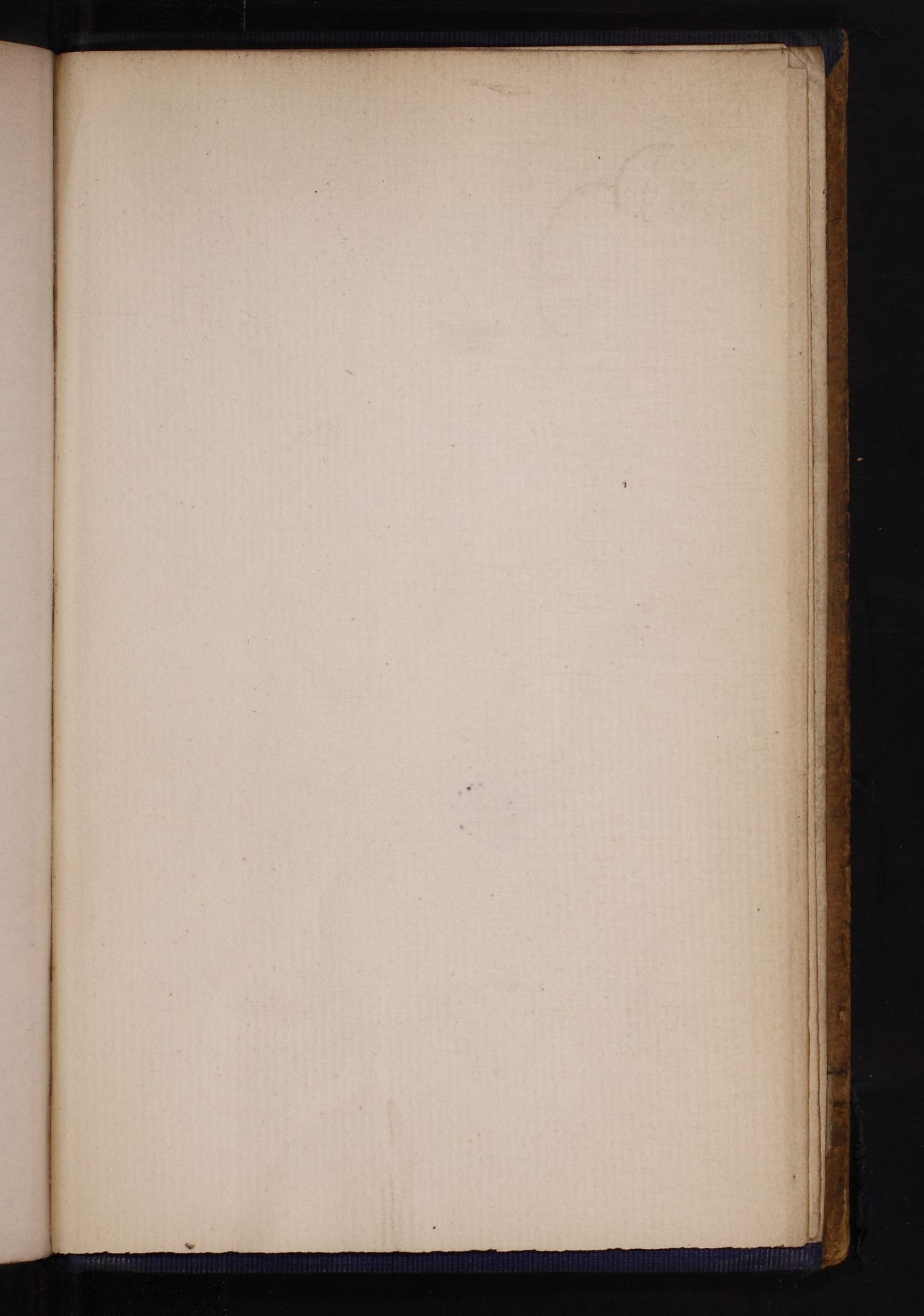


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v
La courtisane et le pieux bouddhiste 1
La fausse vieille 19
Le mort vivant 35
Le sort des hommes est moins inégal qu'on ne pense. (Apologue.) 55
Le religieux chassé de la communauté.... 61
Le meurtrier par amour filial.. 87
Nala et Damayanti 115

LE PUY, IMPRIMERIE DE M.-P. MARCHESSOU


3




80

